



401 -

Corporal Asselin is
 hereby permitted to
 escort Miss Andrews
 home from Mrs. Wright's
 tonight, but he must
 meet her at the place
 of rendezvous, as there
 is a crowd, and I
 have company going.

Many thanks for the
proof which I am
about to try to read.

Miss Anderson

By Corporal Warr.

March 23-

1617 Blandine St.
Columbia.

1-32

My dear Mr. Reschke:

It would give me great
pleasure if you could leave
our evening for next week free,
in which to call upon me.

Then we could discuss all
the things that there has not
been time for heretofore.

"The Democrat", "Journalisme
as seen by a Journalist",

"A few seasons why we should

(not) go to the "Phillipines" and
anything else that Gallie
with and Anglo-Saxon amicably
can compare for.

May I suggest either Monday or
Tuesday evening, and if you
I hear from you "quasi-private"

Very Sincerely,

Ethel Dale Andrews

March, the lovely records.

[c 1898-2]

Enclous, \$5.00 - "In Camp" ^{W. M. P. M. 1-132}

My dear Aveline: Kerie's
hoping you are feeling
chipper. Lieut Rooney and
Corporal Egan called on
us this morning and
like all the other men
from Camp Meade
they say you are "all
right." Have you sent off
any stories to the New
York paper as yet? You
ought to have a line or
something worth putting
into story form by this
time.

Yours truly
Martin

Cher Ami

Ma foi, laissez japper, ces attaques injustes sont sans effets. Elles m'affligent parce qu'elle vous affligent. Je n'ai pas voulu vous en parler dimanche, crainte de vous faire peine. Vos amis vous admirent plus que jamais et vous le retrouverez plus tard, le regret de vous être inutile. Non, mon Ami, si vous voulez me faire plaisir ne parlez pas de ces choses et dites pour moi à votre famille de ne pas en être blessé. Le bon Dieu vous aura en sa sainte garde et vous nous reviendrez. Ayez bon courage, faites le mieux possible pour votre santé, dites-moi ce que je peux faire pour vous - afin de vous aider à "arriver" à quelque chose de bon, et je travaillerai avec joie. Ne craignez pas non plus de m'écrire votre cœur et me faire connaître vos besoins -

Je vous attends dimanche
prochain. Venez faire la
causette & prendre le dîner -
& voir la petite dent d'ivoire.
Ces chers petits enfants vous
sont attachés, car ils parlent
souvent de vous & me demandent
de vos nouvelles -

Alabate. Écrivez-moi
si vous venez dimanche. Écrivez
cette semaine.

Alabate

A vous de cœur

Mon Ami -

Vous oubliez certainement vos amis de Horn - & vos retards ne me plaisent pas du tout. Il faut écrire beaucoup plus souvent, et croyez moi je n'en disais pas un mot à Charlie. "La Cloche" ne sonne pas depuis deux semaines & le père Netemman se trouve encore dans le trouble - La Tribune a l'intention, dit-on, d'acheter le matériel, & ce ce

Je n'ai pas vu les debats. Avez-vous oublié de me les expédier - J'ai fait de les lire & de plus j'aurais ne pas me les envoyer chaque fois que vous publiez quelque chose de votre plume -

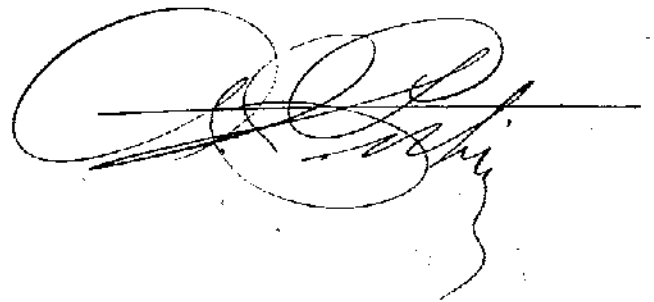
Je pars le 16 Mai de Hornville et le 17 de New York, Veuillez donc m'écrire immédiatement la date du départ

de Mlle Barry & Mlle LeDoutillier
Je serais vraiment enchanté de
faire le voyage sur la Gascogne
avec elles.

J'attends une lettre très-prochai-
nement de vous - & j'essaierai de
vous écrire longuement la prochaine
fois -

Tout bien & la famille me
charge de vous présenter ses amitiés
à la hâte

A vous de Coen



[1898-1]

SEVENTH YEAR.

279

THE EVENING CALL PUBLISHING CO.,
77 MAIN ST., WOONSOCKET, R. I.

A. J. MCCONNELL,
GENERAL MANAGER.

Woonsocket, R. I.

Jan. 24, 1898

Friend Cassini:

Enclosed find money order for \$10
and stamps.

There is nothing new in the newspaper
situation in Woonsocket. We buried poor
Cook yesterday. Col. Peere gets out a
little paper call "The Sun," but, judging
from its appearance he is not making
much out of it.

"The Star" - Mr Martin's new paper is not
yet in evidence. There is little thought given
to it by the public, the general impression
being that it will be short lived.

I notice that T. Walsh is one of the Reporter
Camp Correspondents. He is trying, it seems, to
pump in as many Company notes as possible.
It is not necessary for me to advise you.
Any stories which may have a local flavor or
concern Woonsocket soldiers, generally in a happy
 vein, just now are preferable to general regi-
mental news.

We are not at all concerned in the newspaper
flurry here and do not expect it to hurt us in
the least. It is only a sporadic flurry.

Yours fraternally,
A. J. McConnell

Mr. Hudson sends kind regards.

Feb 18.

Cher Ami.

Votre lettre du 12^e courant m'est arrivée hier soir. Je ne suis pas étonné du retard car nous avons eu ces jours derniers une tempête de vent et de neige qui a bloqué toutes les routes, et les mailles ont été très-irrégulières depuis. Ce "blizzard" a été excessivement sévère et il rend l'hiver présent peu agréable. Je n'aime pas l'hiver. Deux fois, Cher Ami, ma pensée se reporte vers vous et je trouve pénible votre sort, surtout durant cette saison rigoureuse. Ma joie serait grande si j'apprenais un jour que vous êtes licencié! La chose arrivera-t-elle bientôt? Si Mr Martin demandait votre assistance ne pourriez-vous alors revenir prochainement? Il faut vivre, Cher Ami, et si le Star vous offre une place assez avantageuse, je vous conseille de faire tout scrupuleusement.

Vos convictions seront toujours pour
moi celles d'un honnête homme.
Je vous ai connu assez pour apprécier
vos qualités, votre intelligence
et je n'ai même pas accepté
une place au Star je ne m'en
formaliserais pas. Maintenant
que je connais votre bon cœur je
pourrais différer d'opinion avec
vous sans cesse de vous estimer
et d'avoir le plus grand respect
pour vous. Mr Martin semble
sévèrement ennuier vous et je lui
en tiens bon compte, croyez-moi.
Oui, acceptez et ne posez aucune
condition politique.

J'ai bien peu de nouvelles
de la Tribune. On m'a dit, cependant,
que Mr. Veckman avait offert sa
démission; il y a un mois, mais
on s'en est calmé. Il n'est pas entiché
de l'arbitre. Mr. Dulude n'est
plus directeur et Mr. Ambrose
Morin le remplace. C'est un
gentil homme qui n'aurait pas joué
d'injustice envers vous.

Il n'y a rien dans cette affaire
de Commissaire à Paris. Le nom
du jeune homme, revenu d'Europe
en Décembre, a été lancé par
l'aimable Kennedy, dit-on, et je
ne peux dire si c'est en mon
l'investigation de l'arrest. Je serais
même surpris si la nomination m'était
donnée. Je serais très-flatté de
l'obtenir, mais je n'en suis pas disposé
à la quitter.

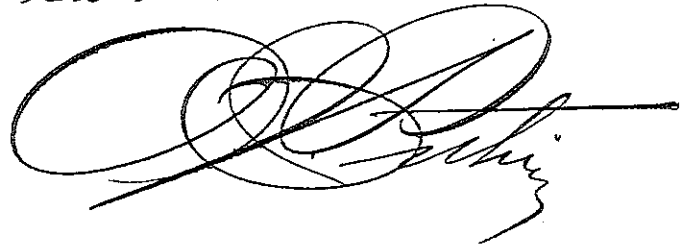
La famille est bien. Mr James
se propose de subir une nouvelle
opération à sa jambe, peut-être la
semaine prochaine et toutes ces
choses m'inquiètent. J'espère qu'elle
sera heureuse et qu'il reviendra
bientôt rétabli à sa chère famille.
Que le bon Dieu soit béni! J'aimerais
de pouvoir toujours être utile à cette
belle et intéressante famille de ma sœur
Anna.

Les affaires sont encore
tranquilles chez nous. Nous espérons

viens, écris-moi plus souvent.
J'oubliais de vous dire que mardi
prochain, environ 100 nouveaux
Citoyens Canadiens seront assermentés.
Depuis 15 jours que je travaille
à leur papier de naturalisation.

A la hâte -

Cordialement

A highly stylized, cursive handwritten signature in black ink, likely belonging to J. D. Schuyler. The signature is written in a fluid, overlapping style with a long horizontal tail extending to the right.

Cher Mr. Asselin -

Je serais disposé à vous "engendrer" Chicane si je ne comprenais bien votre position et vos travaux présents. Il faut, cependant, m'écouter plus soigneusement car je ne cesserais d'être très-intéressé à votre égard. Je me réjouis d'apprendre que vous vous plaisez si bien à Montréal, et vraiment je n'en suis pas étonné, car avec vos goûts et votre tempérament Montréal doit vous offrir plus de séductions que Hon. Là-bas au moins on appréciera vos talents et votre bon cœur, votre amour de la justice & du droit, tandis qu'à Hon les gaudins et ses pareils chercheraient toujours à vous nuire. Mr. Brochu me racontait récemment que le jeune avocat lui avait avoué avoir voté contre lui (Brochu) en Janvier, à cause de ses sympathies pour vous. C'est inconcevable, d'après

enfantin & ridicule mais réalisme
grand même. Et comment être
heureux dans un milieu qui folie de
telles raaiseries. Et vos bons directeurs
eux, "doze" on n'ose, en présence
du foudroyant Camille - Maxime!
Qui peut les blâmer d'avoir peur ou de
sommiller en présence de ce brillant
gérant. Le croyez-vous; on m'a ap-
pris que M. des Grabb doit bientôt
publier une feuille politique. Il n'arrive
pas Camille - Maxime & ça pourrait
friser. Edition hebdomadaire. Pardonnez
si je vous parle de ces choses, car pour
dire vrai elles ne sont pas intéressantes.

Vous ne sauriez croire à plaisir
que vous me causez en m'annonçant
votre détermination de faire de l'argent.
Voyez-y donc sans "miséricorde". Le livret
d'épargne est le meilleur compagnon, le
plus rassurant et encourageant ami.

"Françoise" de la Patrie a
reçu nomination du Gouvernement
Canadien comme membre de la
Commission du Canada. Je vais
lui écrire mes félicitations, aujourd'hui.

Pourquoi ne pas lui rendre
visite et lui répéter que je
serais heureux d'apprendre cette
nouvelle, car j'ai toujours admiré
cette femme de talent & de cœur?
Elle pourrait vous être utile
dans la meilleure société de
Montréal.

Mr. Lorisens est bien & me prie
de vous saluer. Son beau moulin
doit commencer la production le
premier jour de Mars.

Ama & sa famille sont bien, excepté
Aïle qui souffre de la coqueluche.
Les enfants parlent souvent de vous.
On ne vous oublie pas au foyer.

Ecrivez-moi bientôt & toujours longuement.

Une bonne poignée de mains -

Armand Couv



Coucou - vous s'en vont
cette de "P. budigraumont" ?

Cher Ami -

Que faites-vous ?

Evidemment vous oubliez vos amis
de Monrococtet. Il faut écrire
plus souvent & me dire comment
vous vous plaisez à Montréal -

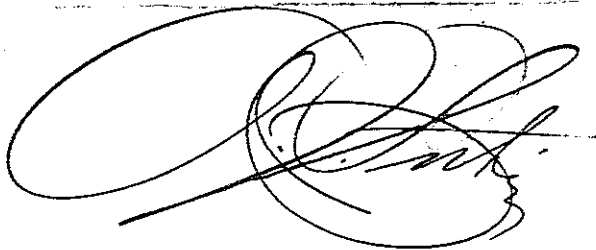
Rien de bien nouveau à Monro
vous sommes en campagne électorale
mais jusqu'aujourd'hui c'est bien
tranquille. Je serais étonné si
les républicains n'étaient victorieux
avec une très-forte majorité.

Je devrais partir en Mai,
& je vous assure que j'ai hâte
de me reposer loin des petites
tracasseries de nos petites gens
que vous connaissez. Si l'atmosphère
de la société montrealaise
est telle que vous la désirez -
que vous devriez être Lemoine

d'être éloigné de ces tristes
pays de nos environs ! Les bons
directeurs n'en ont pas encore
eu assez ! Après tout Charles
n'est pas trop mal chanceux
dans son entourage à la tribune...

La famille est bien
et me prie de vous présenter
ses amitiés -

À vous de cœur



Mch 28

au content jusqu'à ce qu'elle ait fini son
 cours ? Sans moi, je considère que c'est
 pour ainsi dire de l'argent perdu que
 de vouloir donner à tous les enfants
 un peu de savoir ou de l'éducation,
 sans en mettre aucun en état de ga-
 gner sa vie et d'aider à la famille. Sans
 doute que j'aimerais mieux faire instruire
 un petit garçon, qu'un d'instruction
 d'un petit garçon, étant beaucoup plus
 longue et plus dispendieuse que celle d'une fille,
 je ne me sens pas de force de l'entreprendre
 avec les dettes que j'ai contractées
 de ce côté par mes classes, de même que de l'autre
 d'entretenir et de payer Grand Séminaire, ^{et que}
 que j'ai précédemment payés. Et me
 sentant pour les services, si tu ne me viens
 pas en aide, je ne pourrais la continuer
 au content et je serais forcé de la ren-
 voyer sans l'Etat gouverner encore le p. v. v.
 met dans un mauvais état.

Sans moi, je considère que c'est pour ainsi dire de l'argent perdu que de vouloir donner à tous les enfants un peu de savoir ou de l'éducation, sans en mettre aucun en état de gagner sa vie et d'aider à la famille.

Je te attends au dé. classe de la B. a. a.
 des Allemands. Si tu y viens, que ce soit
 notre la nuit, j'attends et je te promets que
 tu n'y perdras pas ton voyage. Si tu
 pourrais venir en septembre, ce serait mieux.

Dear Mr Asselin

Why don't you reply to my
letter & also send me the
"Débats" Have not received
them yet. Will leave May 17 -
When is Francis & Mlle Le Boulle
leaving?

All well & we like
to speak of you often - Old
Newman is still with the Tribune
since yesterday & the Tribune will
hereafter publish the Clock -
Great news -

In haste but ever yours

Park

Ap 29

ADVERTISING DEPARTMENT.

The Evening Call,

77 MAIN ST., WOONSOCKET, R. I.

Largest Circulation of Any Newspaper Published in Woonsocket.

May 2 '98.
To Whom It May Concern:

I have known the bearer,
Mr. F. O. Asellin, for nearly
two years, during that time
he has worked hard every day
at editorial duties and also
has worked at his duties nights
to a great extent. He is a man
trained in athletic sports and I
think that relief from
confining duties will soon
result in a material increase
in his weight.

Truly yours
S. E. Hudson

[1898-8]



State of Rhode Island.

OFFICE OF

The Lieutenant Governor,

Woonsocket, 10 Mai 1898

Cher Ami,

Si dans votre lettre à Mr. Poucher (Président de la Tribune) vous avez oublié de lui suggérer d'engager temporairement un remplaçant à la Tribune, écrivez-lui immédiatement, aujourd'hui même, car les directeurs ont eu une assemblée hier soir pour examiner les demandes faites par soi-disant rédacteurs. Quoiqu'on n'ait rien décidé, on s'occupe, cependant, de vous trouver un successeur.

Ne prenez pas d'inquiétude au sujet d'une place à la Tribune; à votre retour on trouvera bien quelque chose de convenable.

J'arrangerai le pension avec Emma Janet, et dormez tranquille.

J'ai envoyé portrait à votre
Maman avec une lettre en réponse
à la sienne demandant si vous
étiez parti. Avec, vous même le
Call et Reporter que je vous ai
adressés. Ces choses me font un
extrême plaisir car en commun
à vos compliments, à apprécier la
noblesse de votre cœur, et votre
beau talent.

Avec, vous même paquet envoyé
par Express Lait.

Je desirer aller sous vos bontés
à la hâte, Ecrivez moi
longuement. Je vous écrirai cette
semaine.

Amities sincères.

A vous de cœur

Henry

J'ai écrit au Col. Abbott
hier, à votre sujet.

[1898-9]

297



State of Rhode Island.

OFFICE OF

The Lieutenant Governor,

Woonsocket,

May 13. '98

My dear Paul,

(répondant)
Le bulletin annonce ce midi
votre départ pour Chittaugua. Well, God
bless you, my friend, cette nouvelle m'attriste
profondément et je demande au bon Dieu qu'il mette
sur vous, vous donne la santé et vous mette à l'abri
des accidents, afin que vous nous reviez courants
de gloire. Le sacrifice que vous avez fait est
peut-être le plus grand qu'un homme puisse faire,
et dans ma tristesse je vous admire pour cette
preuve de férocité que vous donnez de votre
hérosisme. Le jour où nous nous reverrons sera un
des plus beaux et joyeux pour moi.

J'aurais désiré aller vous voir au camp
la semaine prochaine; si vous partez je ne
pourrai donc aller vous serrer la main et
vous embrasser. Mes meilleurs souhaits
vous accompagnent. Veuillez m'écrire souvent.

J'ai reçu votre très intéressante lettre
et je me suis permis d'en donner des

[1898-9]

2.77



State of Rhode Island.

OFFICE OF

The Lieutenant Governor,

Woonsocket,

Paris, 13. 98

Cher Paris,

(répondant)
Le bulletin annonce ce midi
votre départ pour Chikamaunga. Well, God
bles you, my friend, cette nouvelle m'attriste
profondément et je demande au bon Dieu qu'il veille
sur vous, vous donne la santé et vous mette à l'abri
des accidents, afin que vous nous reviez courants
de gloire. Le sacrifice que vous avez fait est
peut-être le plus grand qu'un homme puisse faire,
et dans ma tristesse je vous admire pour cette
première si précieuse que vous donnez de votre
hérosisme. Le jour où vous nous reviendrez sera un
des plus beaux et joyeux pour moi.

J'aurais désiré aller vous voir au camp
la semaine prochaine; si vous partez je ne
pourrai donc aller vous serrer la main et
vous embrasser. Mes meilleurs souhaits
vous accompagnent. Veuillez m'écrire souvent.

J'ai reçu votre très intéressante lettre
et je me suis permis d'en donner des

extraits à la tribune publique ce
soir.

La famille parle souvent de vous
et me prie de vous saluer affectueusement.
A vous de cœur.

Papier

[1898-10]

2-98

W. Bartlett, comte de Bonaventure, les

14 mai 1898 -

Bien cher père,

Voilà maintenant dans

l'armée américaine se suit merveilleusement bien.
pis, Et comme ça est un peu, je serais
prouvé ainsi. Une pareille aventure que tu en
serais sous peu à cette occasion, et
le Libre, et tes deux lettres me m'ont
donc rien appris si ce n'est que ce que
j'aurais prévu devant inévitablement arriver
Luce me t'offre mes plus sincères félicités
très pour les compliments flatteurs que t'ont
dédiés La Tribune et les autres journaux,
et la bonne appréciation qu'ils ont faite de
toi à propos de ton engagement. Sa place
est marquée et bien marquée parmi l'élé-
ment Canadien aux États-Unis et il ne te
faut plus qu'un peu de persévérance et
de courage pour arriver à te créer, selon
une brillante position, de servir une
cause noble parmi les hommes distingués

de la grande République. Courage donc et
persévérance! Sois certain que mes vœux
et mes prières t'accompagnent partout.

Et la présente guerre, j'ai bien étudié
la question, chercher par tous les moyens
possibles à me désabuser, je ne la trouve
pas plus justifiable aujourd'hui qu'
hier et demain me trouvera sans au-
cun doute dans les mêmes sentiments.
La cupidité est au fond du sac, cupidité
non seulement des financiers-journalistes
qui ont créé le conflit actuel, comme
vous le dites vous-même dans votre pre-
mière lettre, mais cupidité encore des
représentants de la nation, qui ont
pu dans la guerre avec un pays qui
n'a d'hommes et d'argent — par conséquent
qui est assez facile à vaincre — un bon
moyen d'augmenter les possessions amé-
ricaines et d'étendre au loin leur in-
fluence nationale. Si l'Angleterre, ou
la France, ou l'Allemagne ou quelqu'un
de ces autres puissances d'Europe s'était
livrée aux actes de tyrannie que l'on
reproche à l'Espagne — et que l'on

a reproché à dessein — les États-Unis gau-
raient sans doute pu à deux fois avant
avoir d'entreprendre une guerre huma-
nitaire contre ^{l'Espagne} elle: le châtiment barbare ren-
gaine d'ordinaire son audace devant le
dogme qui montre les dents. Je viens de lire
que les Irlandais d'Irlande vivants, ou un
me^m à dessein déjà, une pétition aux E.-U. les
priant d'intervenir pour faire cesser certains
actes de cruauté que l'Angleterre exerce
actuellement à leur égard. Ce sera le temps
pour nos humanitaires de faire tourner
leur gros canon pour une cause autre-
ment plus sainte que celle qui les oc-
cupe présentement, et contre une nation
entièrement plus pauvre surtout.

L'Angleterre, cher frère, je ne l'ai ja-
mais en vue de sainteté, mais moi.
Tu me fais plaisir par le moins du monde
de me me reconnaissant les sentiments
qui t'ont à son égard, et, si tu me choisis
lequel que ce soit l'épiderme, c'est bien de pro-
duire plutôt des sensations ^{plus} agréables que
de désagréables. Je ne suis pas non plus
entièrement de votre forme de gouvernement

pas plus que de nos gouvernements actuels
— conservateurs ou libéraux — Ce qui
me chagrine surtout, c'est de voir
nos hommes canadiens les plus mar-
quants, ceux qui ont fait ainsi - dire
naissance de nous dignes, se donner
la main pour servir loyalement les
vues de l'Angleterre et nous décevoir
si lamentablement. Dans cinquante ans,
sur terre que nous marchons, nos ins-
titutions, nos écoles, et nos lois ne se-
ront plus catholiques et françaises, mais
protestantes et anglaises. L'Angleterre,
sans canon et sans Dieu, aura alors
gagné la lutte commencée en 1763 et
pour le succès de laquelle elle emploie
depuis plus de cent ans ses forces
les plus adonnées.

Le sage parti que tu as pris de former
un conseil d'expatriés avant de t'en-
roller te met en route de conscience.
Sois donc patriote et brave; je prie
mon Dieu qu'il protège et tienne compte
de ton âme - Ton frère
J. P. Bessière ^{frère}

[1898-11]

2-99

St. Joseph de Carleton le 31 mai, 98.

A. Bourgeois

Monsieur

V. O. Abelin

au camp belge, en Virginie,

Cher François,

Les quelques lignes t'arriveront encore toutes humides de sueur la sueur, et si ce n'était que les douleurs du voyage et la course de ceux qui souffrent, je t'en voudrais beaucoup plus vite de voir les choses par toi-même. Or, j'ai pleuré et pleuré beaucoup de fois dans ton absence, sans de ta main partie pour la fin, sans d'appréhender que dans quelques jours les soucis s'ajoutent à mille fatigues et de rendre le sang assés tout cela me rappelle que le corps, tout cela contribue souvent à donner à la volonté cette énergie qui forme les hommes, tout cela est le chemin qui conduit à la

J'ai reçu, en même temps que la
 tenue, une lettre d'Amansa, dans la
 quelle elle m'envoie ses deux photogra-
 phes de ses deux petits enfants. Amansa
 me prie d'envoyer de ses nouvelles et
 elle semble presser que tu me
 fasses pour le même. Je vais lui
 répondre peu d'heure et tout lui ap-
 prouver. La photo de ses deux enfants
 est très belle et, si le temps se
 présente favorable, tu pourras en
 faire des plus belles que tu n'en
 faisais au Kamon depuis quinze
 ans.

— Co. B. Beaulieu & René LePage seront
 faits prêtres samedi, le 4 de juin, et
 au même temps, Chrs. Lavoie sera reçu
 S. deacon et diacre. Comme les amis
 n'ont pu venir, hélas! Le souvenir
 de notre temps de Séminaire?
 Comme nous étions bon de penser
 alors à tout ce qui se fera au-
 jourd'hui! — Courage! que Dieu
 te protège! et que Marie t'ait en sa
 sainte garde!

Recev. par M. Beaulieu, le 10 de juin. De la part de M. Beaulieu, prêtre.

June 44

Cher Cousin,

Votre lettre du Comte Albert
m'a causé un bien grand plaisir
car elle était la première lettre venue
depuis votre départ de Lévesque, et
j'étais curieux à votre sujet, puisque
j'avais appris votre maladie.
Je me jure jamais à votre départ
sans un serrement de cœur et je ne
peux vaincre la tristesse que votre
décision m'a causée. Continuez à
me être agréable en m'écrivant très
souvent car ma famille est aussi
intéressée que je le suis à vos nouvelles.
Les petits enfants me demandent souvent
si j'ai eu une lettre de Mr Asselin.
Mr Bonnier m'a montré votre
lettre & je vous jure que j'en ai remis
à lui. Mr V. doit publier votre
lettre, aujourd'hui. J'estime

cet homme, d'autant plus que vous
m'avez vanté la qualité de son
œuvre. Et son estime aussi car
chaque fois que se le voit il me
fait de révérences. Je ne sais comment
il se plaît à la Tribune, et une fois
je n'ose lui demander Et le dieu
bien.

Tous en bonne santé. Je suis bien
officié. Veuillez saluer tous les Honn-
nêtes boys - particulièrement
Mr. / Branton. Dites lui que j'espère
encore vous voir recevoir bientôt
au foyer, sans avoir senti la poudre
espagnole -

Amour de cœur



adieu cette semaine

Jun 6, 1898.

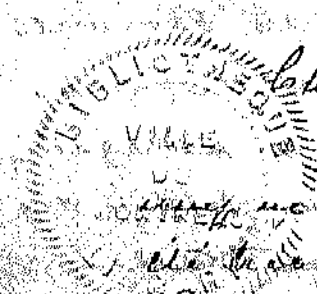
[1898-13]

2-101

Montréal, le 14 juin 1898

Monsieur L. O. Besseau

au Camp militaire de Dumas
R. I.



Cher frère -

La carte postale de
 camp me m'est arrivée que hier - j'ai
 été de ce bonheur de savoir de tes
 nouvelles, bien que j'en aie appris par
 la Postale que tu étais de retour
 à Dumas pour quelques semaines
 des - La dernière dernière, j'étais
 d'impression que tu étais déjà
 parti pour la France et la nouvelle
 de ta visite à Dumas a été pour
 moi une agréable surprise -

De, frère de commandant. M. Besseau
 Dumas camp de Dumas R. I.

Et nous nous préparons à recevoir
la visite de l'évêque le 22 de ce
mois; c'est le Dieu que nous
avons beaucoup d'années.

Je me propose de faire venir
Madame de la Roche avec sa tante
de la Rochelle. Je me souviens
que elle aille chez Océan, elle n'est
pas suffisamment toilette pour
aller au Nord et de Bonville
où demeurait ^{chez} le
Commissaire, et qu'il y a
l'écuyer, et c'est tout. Je me
vois et autre moyen de leur don-
ner des nouvelles quel de la
je ne puis venir ici.

Madame de la Roche sera avec sa tante
et que les gages soient bien
raisonnés, pourvu que toujours
accepter pour son bon et aide
de la part pour payer les pen-
sions, car cas où elle retournerait
pendant son absence. Et me sera
façon de son grand clavier.

avec de la main de son grand clavier
de plusieurs tout au plus. Je
suis que les sœurs me feront
une permission et je pourrai alors
par son clavier peut être pour une
cinquantaine de livres - Il y
a tout de même dans cette fan-
tôme famille de La Roche-Rivier que
je me souviens de blanc si il
le faut pour que elle aille de
plusieurs par ans États. Et je
voudrais bien pourvu faire
quelques chose pour les pères
général, mais je crains bien
que lorsque je serai en état
de leur venir en aide, ils se
trouvent plus propres à entre-
prendre à la de recevoir quel de
leur permission - elle n'y en a
rien et y a quelques jours
à faire. Car je elle sera de la
ces pères pour et en partie
Cela est de plusieurs et de
je n'ai et bien comme au

Mon Ami

Votre bonne lettre est venue.
J'ai écrit une lettre au Major Peij-
lier & je vous envoie à l'autre
aussi. Je vais en uniforme, au grade
de 3^e Lieutenant & cherche à
intéresser Mr Capron.

L'arrivée de votre jeune fille au
camp me fait plaisir pour vous.
La position que vous lui avez obtenue
partout est ce que je préfère
pour le présent. J'admire trop
votre sacrifice & votre bon cœur
pour ne pas me dévouer pour vous.
Je demande & espère que le bon
Dieu vous donnera la santé & vous
ramènera sain & sauf.

Je suis moi souvent car je veux
vous suivre devant cette Campagne.
A vous de cœur.

C

Juan 24/191

Mr. G. W. L.

Je viens de recevoir votre
admirable lettre & m'empresse de
vous dire que j'ai eu une lettre de
Mr Capron que je vous envoie ci-
joint. Je m'empresse d'écouter
au fort Dyer, ce matin même, pour
donner suite à la lettre de Mr.
Capron. J'attends vos instructions
immédiatement. Écrivez-moi souvent
car je suis en campagne, par
suite de l'état de votre
santé & de la sacrifice que vous avez
fait est très glorieux pour vous
occuper des petites attaques que
a voulu vous faire. D'ailleurs, vous
le savez, vos administrateurs sont nombreux,
et les autres, peu les entendent.
Ces qui ne sont pas Campion sont
les premiers, j'espère, un jour à vous reconnaître.

Cordialement sincères. Votre dévoué

John W. L.

Porter

[1898 - 16]

2-104

London, le 5 juil 1898

A Monsieur

F. O. Breillon

au Camp Belge

Virginie

Cher frère,

Je me rappelle avec une
 opinion touchante l'engagement
 et l'enthousiasme que vous avez
 pris pour le service de la
 Patrie. Je suis sûr que vous
 avez servi avec le plus haut
 honneur et que vous avez été
 une aide précieuse dans la
 vie de la Patrie. Je suis sûr
 que vous avez été un exemple
 pour tous les autres. Je suis
 sûr que vous avez été un
 soldat modèle et que vous
 avez été un héros. Je suis
 sûr que vous avez été un
 homme de bien et que vous
 avez été un bon citoyen.

meur de votre famille. Les
 faits de votre action me le
 prouvent à l'évidence. Là, il
 se formera à des habitudes de
 travail, d'obéissance et d'ordre
 qui influeront, au point de
 vue de la vie civile, sur le
 caractère de votre esprit. Je
 suis sûr que vous serez un
 homme de bien et que vous
 serez un bon citoyen. Je
 suis sûr que vous serez un
 homme de bien et que vous
 serez un bon citoyen.

Vous portez bien le
 poids de la vie. Je suis sûr
 que vous serez un homme de
 bien et que vous serez un
 bon citoyen. Je suis sûr que
 vous serez un homme de bien
 et que vous serez un bon
 citoyen.

Avec mes vœux pour
 votre succès, je suis,
 cher frère, votre dévoué
 et fidèle ami,

à mes côtés. Elle est arrivée ici
vendredi dernier, le 24 juin, et demeurera
au couvent où je fais pour
elle sa pension. Pour son
naissance son oncle, et se'est
pour une grande part l'ouvrage, mais
elle aura au moins l'avantage
de changer de climat et
de voir la Soeur des Châleux, ce
qui la distraira de ses peines. Elle
peut me voir sans aucun
car les Soeurs tenent à ce qu'on
faisait avec cette permission

Adieu de votre part le très
doux je suis avec vous la
jeune, par la de la jeunesse et je
chance, quand la paix se
tra para.

Que Dieu vous protège
père et que je les remercie
avec ferveur.

Très pieux supp.

J. K. L.

[1898-17]

Mon Cousin, Paul.

J'étais absent pendant
deux semaines pour un service que vous
priez L'été de, pour aller au Canada
du Call au moment où le bateau
qui retardé quelques jours pour venir
en réponse à votre lettre, vous
apportant le détail de votre régiment.
J'espère que vous en serez satisfait.
Comme pour le moment, je suis au
Canada du Canada, je pense probablement
qu'il y aura quelques changements, pas que
l'absence extrême de croûtes au sujet
de votre santé, et vous ne faites un grand
plaisir lorsque vous avez le temps de m'écrire
et me parler de votre état. Je suis
mes démarches concernant votre régiment,
muni à quelque poste et d'ailleurs, même
votre permission pour d'autres, car vous
croiriez votre nomination à un tel poste
peut être un compliment à votre honneur.

C'est pourquoi le sera, j'ai le
reclame une telle permission, comme
Arisey, moi sans crainte.

J'espère toujours que l'Esperance
demandera la paix prochainement, cette
nouvelle me rendrait parfaitement
heureux car j'aurais l'espoir de vous
voir bientôt. Les enfants font et font
souvent de vous, Hugh a vu le
maître de sa classe un peu mais
il est en pleine croissance et ne
restera pas déformé, Cecil se lit
partout et est toujours le petit
bigeon que vous connaissez.

Rien de nouveau à Toronto
La Tribune est toujours au même endroit
& Charles porte une conquête d'être
par lui, en la mesurée, dit moi
si vous recevez ce journal ou si on
retrouve de vous l'ouvrage.

Avec l'amour paternel de moi
& l'amour de vos enfants.

A la hâte

Amili's au jeune Arthur,

11 juillet 1948

Mon Ami,

J'ai reçu avec plaisir
votre aimable lettre. Ce matin la
nouvelle arrive que l'Espagne demande
la paix. Inutile de vous dire que cette
nouvelle me comble de joie car il nous
paraît sûr, je l'espère, de vous revoir
bientôt, et de voir aussi la fin d'une
guerre que je n'aime pas. J'ai toujours
considéré le Régiment du C.P.I. comme
étant privilégié et je me réjouis
encore de ce qu'on ne l'a pas envoyé
à Cuba ou à Porto Rico. Voyez comme
je me partage pour vos deux services point.
Vous me parlez peu de votre santé
par vos lettres et, cependant, vous savez
que ce sujet m'intéresse beaucoup
me vous voyant j'aurais eu assez
fort pour entreprendre une telle
campagne. La famille est toujours
partagée mes craintes et on a
de s'informer de Mr. Asselin

Les enfants jurent en vous oubliant
pas et surtout ils parlent de vous
Notre très-golie filleule devra marcher
sans peur car elle marche au-tour des
chaises. It is a sight!

J'ai confiance que cette affaire
sera bientôt terminée. En ce cas, il
est bon de prévoir ce que vous devez faire
en arrivant ici. Voulez-vous que je
m'intéresse à apporter quelque chose
avec "l'Espérance" s'il y a moyen de le
faire? On en continue la publication.
Avec un bon administrateur, il est
peut-être possible de "faire propre"
cette gazette, en y joignant toutefois
le "job". Mr. Geo. Larue ne serait-il
pas l'homme avec lequel vous
pourriez vous associer dans une entreprise
de ce genre? Pensez à la chose, et
ensuite pourriez-vous en parler à
Mr. Larue? Messieurs Dennis, Fournier
Chaputier pourraient apporter la chose
pour vous, j'en suis sûr. Mr. Fournier étant
membre du Comité d'Etat, pourrait
vous être utile auprès de Mr. Dighton.

Si vous avez d'autres plans -
ne craignez de me les communiquer.

La Tribune a adressé récemment
une lettre ouverte au Président McKinley.
Autant d'influence pour le rétablissement
de la paix!

Enrivy - moi loyalement & bientôt.
Amities sincères -

Edwy.

27 juillet.

Amities à Mr. Panton

à tous deux, La pro-
tection qu'il vous
a accordé jusqu'au-
jourd'hui; c'est ce
que nous lui deman-
dons tous les jours
en famille.

Arvidien nous a écrit
quatre lettres le 9, 12,
18 et 21 juillet. Le contrai-
nement à ce que vous
pensez, il était encore
à Paris à cette
dernière date. Nous
avons répondu à tou-
tes ces lettres aussitôt
après réception.

Notre mère n'est
pas bien du tout
depuis plusieurs
jours, nous savons
que c'est son âge

assez critique pour
la femme, qui elle
traverse en ce moment
Supérie travaille
depuis une semai-
ne, elle a été arrêtée
6 ou 7 semaines par
la maladie. Mary-
ne travaille pas
non plus pour
la même raison.
Auguste a commen-
cé à travailler mar-
di dernier, il y avait
3 ou 4 semaines,
qu'il s'est arrêté
par suite et Marie-
Antoinette s'est bien
provi aussi je suis
bien depuis une
quinzaine de jours.
Mes chers sont

guéries et je ne porte
plus de bandage.

Maintenant, j'essaie
en quité d'ouvrage,
mais c'est difficile
à trouver. On ne
parle plus de Tractin
tosh. Les gens sont
trop pauvres pour
en acheter.

M. Anctit ne voit
plus depuis cinq
semaines

Toute la famille
se joint à moi
pour vous saluer
cordialement et vous
souhaiter santé
et bonheur

Bien affectueux
G. de S. J. J.

L. E. HUDSON,
Advertising Manager.

[1898-20]

ADVERTISING DEPARTMENT.

INCORPORATED 18...

The Evening Call,

77 MAIN ST., WOONSOCKET, R. I.

Largest Circulation of Any Newspaper Published in Woonsocket.

Woonsocket, R. I.,

Aug. 1, 1898

Mr. F. C. Aselin,

Curran City, Va.

Dear Sir; -

Enclosed please
find money order for
five dollars in payment
of correspondence.

Yours truly,
Evening Call Pub. Co.
R.M.

[1898-21]

8-139

Worcester, R.V.

Aug 10, 1898.

Friend Austin,

I have just had the pleasure of reading your very interesting contribution written in the most thoroughgoing style, and desire to compliment you on your very good use of the English language as it should be written.

Mr. Martin is taking a rest this week at Saranac, so I take it upon myself to give you the glad hand and tell you that we fully understand your ~~position~~ position as a member of the regiment and also as a correspondent. We read your copy carefully so as to be sure that you in no way make slips that would injure your standing with your superior officers. This we under no circumstances want you to do. The news of the two Worcester Companies, as you have been reading it, is all that was could ask and this compliment is generally highly prized by the trained newspaper man. If, when the war is over, you come to consider joining our happy little band of hard workers in the hall, no doubt we could arrive at an agreement at all to the detriment of Mr. Walcott, who we hope, will resign as of his file is to get over the typhoid hot is evidently now a very sick

~~Dear~~
boy, as you will see when you receive
Tuesday's Call. The number of names of
wool-sweat boys you use in your letters
pleases us, for it is thus that we
make the paper interesting to ~~the~~ all the
people who are watching you from home
and at the same time make it a personal
matter with a few.

I eliminated that part of your letter con-
cerning Porto Rico, for you must know
by this time that Gen Miles wants the
Island all to himself and has telegraphed
to Washington to send no more troops
there. This of course knocks out Gen.
Wade, the first R. I. and all the rest.

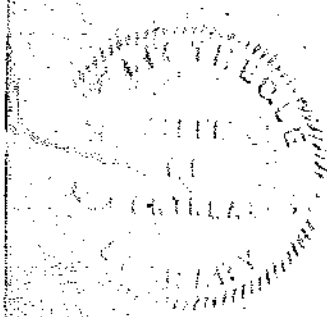
Very likely your stay at Thoroughfare Gap
will be a long one so we will endeavor
to keep you in touch with us. As to
the remuneration it has so far been
small. We hope to keep you from being
broke and having to depend on the
Paymaster for everything, and when we
tell you that we are deeply indebted to
you we but faintly express our feelings.

Mr. Hudson informs me that Lieut Geo Pothier
spoke to him concerning you and was pleased to
know that you were about to show what
you could do with English. I will close now,
trusting that your health and courage serve,

Not suffered by the very disappoint-
ments you have been subjected to.

Kindly give my best regards to Capt.
Cord and McGill and such other of
the boys as may inquire for the same.

Yours very truly
A. J. McNeill



[1898-22]

2.110

WOONSOCKET HIGH SCHOOL,
F. W. DORING, PRINCIPAL.

RESIDENCE:
5 SUMMER STREET.

Woonsocket, R. I., Aug. 26 1898.

Dear Mr. Asselin:

I have thought of you very often since you went out from among us. The worthy sentiments expressed in your letter certainly give evidence of the most patriotic motives on your part. Such expressions from a high-minded young man, coupled with the sacrifices he so cheerfully makes for his country, are typical of the spirit which has carried us through our great crisis with such honor. It is America's true greatness that she cov-

mands the supreme
loyalty of all her sons, what-
ever their affiliations may be,
and it seems to me that
you must feel that the prin-
ciple you felt to be in-
volved in your enlistment
has been more than vin-
dicated.

I have followed the doings
of the volunteers through the
columns of the papers with
a great deal of interest.
I can scarcely realize that
our war is over and
that our soldier boys
may soon be among us a-
gain.

Rhode Island will always
feel that her honor has
been worthily upheld. Her
soldiers would surely have
given a good account of
themselves at the front had

WOONSOCKET HIGH SCHOOL,
F. W. DORING, PRINCIPAL.

RESIDENCE:
5 SUMMER STREET.

Woonsocket, R. I., _____ 189

the opportunity been given. And as it was, the promptness with which the quota of the state was filled and the degree of proficiency so quickly attained have done much toward the great object which this war has furnished to the world.

The school closed pleasantly. The French prize proved an incentive to study, as we hoped. Miss Cook, the recipient, is a very worthy young lady. She told me only a day or two ago that the books were proving to be

at mine of information
to her.

I thoroughly appreciate
your interest in the
school and in the progress
of the work in French. For
my part, I shall spare no
effort to promote interest
in that study, feeling as
I do that it is an exceed-
ingly important factor in a
high-school education.

I must explain the
circumstances that caused
my delay in writing. The
Harvard Summer School which
I attended began three days
after the close of my own
school. In order to get
everything in shape at
the very end of the term
required a great deal of

WOONSOCKET HIGH SCHOOL,

F. W. DORING, PRINCIPAL.

RESIDENCE:

5 SUMMER STREET.

Woonsocket, R. I., _____ 189

extra work. While at Cambridge my eyes troubled me somewhat, so that when my lectures and reading were attended to, I found it impudent to do much writing. My correspondence naturally suffered; and before I realized it, the summer slipped away.

Under the circumstances, I am sure, that you will not consider me neglectful. I have greatly enjoyed your friendship and I hope that I may see a great deal of you in future.

I shall be very glad to
hear from you again if
you can find a spare
moment to write.

Kindly remember me to
the boys of my acquaintance
and with best wishes, be-
lieve me to be

Your sincere friend

F. D. Young

Cher Ami,

J'ai reçu votre lettre & aussi en la visite de Mr. DeLabarre qui est venu me donner de vos nouvelles - J'apprends de sa bouche que vous êtes maintenant bien, malgré les misères de votre vie de camp. "He is as good and tough as the best of them, and a fine fellow Asselin is. What he says in the Call is gospel truth".

Vos lettres dans ce Journal sont suivies avec le plus grand intérêt et je vous avouerai que je suis tout étonné de voir voir écrire si bien l'anglais. L'Hospitalité du Call est précieuse et vaut beaucoup car elle aide à vous mettre en évidence dans votre milieu. On parle de vous, on commente vos admirables lettres: tout cela vous sera utile et avantageux. La Tribune vous a probablement oublié car elle ne parle pas de vous. Ce Journal est devenu un bon recueil pour les âmes désolées. Si vous pouvez, Cher Ami, gardez votre place

ailleurs que dans le Journalisme Canadien,
Je vous conseille de le faire et nous voulons
bien aider de toutes nos forces. Quelle
Lumière faite à un jeune homme de
talent comme vous êtes en l'obligeant à
se soumettre à l'ignorance malintentionnée,
Jalouse du vrai mérite. Comment croire
à l'utilité & au succès d'un Journal
quand des personnages ainsi disposés ont
messieurs les directeurs dans la manche?
Le bon Dieu vous donnera votre tour.

Ne perdez pas courage, que votre âme
reste toujours généreuse et fière. Vos
épreuves à Montserrat et le suprême
sacrifice que vous avez fait à votre patrie
devront retremper votre caractère et
vous donner de nouvelles forces -

J'ai grand hâte de vous revoir, mais
je crains parfois qu'on vous envoie à
Porto Rico. Dites-moi ce que vous entendez
dire à ce sujet.

La famille est en bonne santé
& parle souvent de vous. Ce sera un
grand joie pour nous tous quand vous
nous reviendrez - J'ai passé quelques
minutes avec Adèle Linc & je vous

de charme quelle est mon bijou de bébé -
Elle est jolie, + petite à mettre dans
un poche. Elle va comme le vent et
devra marcher dans quelques jours
car elle se tient debout. Ces chers
petits enfants de ma sœur Anna
me donnent beaucoup de joie malgré
leur tapage.

Les nouvelles sont rares à Mon -
Je suis toujours bien affairé. Ecrivez -
m'en plus souvent + parlez-moi de
mille choses sans gêne ni crainte -

A la hâte

A vous de cœur

P

W Rout
1895 -

Dear Mr. Amie,

Je vous renvoie la lettre de Mr. Mc Connell que j'ai beaucoup admirée, car elle est généreuse + noble. Certainement vous devez accepter l'offre qu'on vous fait au Call, car c'est votre poste qui s'ouvre et vous en profitez, j'ale sais. En devenant membre de l'Associated Press, plus tard, votre position sera faite dans le Journalism américain, votre talent sera apprécié et vous serez de tout en tout beaucoup plus heureux. Je me flatterai d'avoir toujours pu reconnaître + apprécier votre talent + personne ne sera plus orgueilleux de vos succès que j'en fêlerai. Mon Dieu, si il est difficile

au véritable talent d'être
reconnu à sa valeur parmi
les nôtres. On disait jadis
véritable talent: porte ombrage
plus souvent parmi nous que
parmi les autres éléments. Il est
insubstituable que vous seriez en
à la Tribune, et personne fut de
tous ces gens, si vous n'avez pas
en cette allure d'indépendance dans
vos idées. Enfin que voulez-vous, la
vie est bien courte pour chercher
à corriger toute la malveillance
et les misères qui nous entourent.
Je salue de loin et vous salue
dans le Journal
américain.

Je lis vos correspondances avec
le plus grand intérêt & plaisir -
Les lettres publiées par le Reporter
& l'All, venant de volontaires
Confirment tout ce que vous avez dit.
J'ai l'acte de vous revoir bientôt
& je n'ai pas eu de plus belles
nouvelles que celle que j'ai su m'apprendre
lundi le renvoi du R. J. Reg.

Toute ma famille sera également
Lennune de vous revoir, Elle craint
que vous soyez bien changé. Tachez
de nous remettre un peu, maintenant
que la nouvelle est plus abréviate
& nous revenir frais & dispos -

Monsieur est bien tranquille -
Les malins disent que c'est dû à
l'absence de certains volontaires! Toujours
est-il que les nouvelles sont rares dans
ces jours de canicule. J'ai beaucoup souffert
de la température et de la grippe
surtout, je ne me porte pas très bien.

Avez-vous reçu ma lettre adressée
à Thorncliffe Gap?

Écrivez souvent. Merci du portier
des affaires.

Amities sincères

P. P.

25. Août

[1898-25]

2-113

St. Joseph de Carleton, le 15 sept. 98.

A monsieur F. O. Asselin
à Woonsocket, R. I.

Cher père,

J'attendais une lettre
de Malouine pour accuser réception
de l'argent que tu lui as envoyé;
je la reçois ce soir en même temps
que la tienne, mais elle ne m'apprend
qu'aucun argent ne t'a été reçu
à Rimouski. Je vais écrire dès
ce soir à l'agent de l'Intercolonial
à Rimouski, lui demandant
de faire des recherches, mais
de tout côté ~~venant~~ viens t'occu-
per de la chose. Je serais trop

jeune si ton envoi était perdu,
car pour toi comme pour moi
douze piastres c'est une grande
somme —

La lecture de ta lettre me l'a
fait pleurer. Est-ce de joie, est-
ce de chagrin? — C'est peut-
être un peu des deux, mais
j'ai beaucoup pleuré. Qui, c'est
vrai, toujours très vrai, ce qui
a été déposé par la mère dans
le cœur de l'enfant y demeure
éternellement. L'enfant peut
bien s'égarer pour un temps
des sentiers du devoir et du
bien, mais la semence qui
est là, au fond de son âme,
n'attend qu'une occasion
favorable pour se révéler et
produire ses fruits. Mon cher
frère, prie, prie beaucoup pour
Amélie et à force de prières
nous en ferons une brave
citoyenne et, que plus est, une

excellent chrétien - Pour ma part,
si mes prières peuvent vous servir
à quelque chose, vous les avez
tout entières, croyez-moi

- Je t'envoie en même temps
que cette lettre une de mes pho-
tographies; j'en enverrai égale-
ment une à maman et à Sa-
phir à qui je me recommande.
N'ai pas de dire un mot de
félicitation, comme tu me
le demandes et comme il
le mérite -

- Au revoir! bon cou-
rage! et prie pour

ta sœur

M. J. de Carleton, J. K. Besselin, P. J.
Les Bonaventures,
le 15 Sept. 1898

EDITORIAL ROOMS,
THE EVENING CALL,
JOHN R. MARTIN, EDITOR.

Woonsocket, R. I., Sept. 20 '98

Friend Asselin:

I think your pry into New York journalism was very successful for a starter. You could hardly expect that all of them would receive you with embraces. You were encouraged in a very good place and I know you will prove equal to the opening. Next to the Sun the mail and express fits your case. If I were you I wouldn't wait until I got to the other side of the world before sending some copy to New York. You may be able to pick out some point in army life that hasn't been touched upon.

treat it daintily and briefly and send it on. All the papers have printed all the heroics of the war, and the starvation etc. Give them something new. Why not tell why soldiers grow home sick, why a cavalryman grows attached to his horse, about how privates are planning for promotion and what they are willing to endure to advance themselves - or some thing of that sort? A hundred topics will suggest themselves to you, subjects that can be kept down to half a column or so. By which trials you can creep into the good will of the mail and express and if you "get there" you can't tell where it may lead to. Although you didn't get a very warm reception

Woonsocket, R. I., _____

in the other New York offices
I'd send them an occasional
flyer. If it hits them right
they will not let it go into
the waste basket. You can-
not lose anything by these
trials and you have
nothing to gain.

Don't think I am assuming
to give you any direction. These
are friendly hints and if I
thought you would take
them in any spirit but that
in which they are given I
would not send them. I'd
like to see you succeed,
and you will, and when
you are on the top wave
and looking down upon

The rest of I, is my reward
 will be in knowing that
 I gave you a friendly boost.

At any time when you
 think a tip from me
 would be of advantage
 to you I hope you will
 ask for it, and do with
 it whatever you please.

My best wishes go
 with you in all places
 and at all times.

Yours truly,
 Joseph W. Martin

[1898-27]

2.115

Woonsocket, R.I.

Sept 21, 1898

Friend Anselm:

I enclose envelope to show you, by the date on both front and back, that the delay in printing what you send us is not due to any desire on the part of this office to ~~publish~~ delay publication one minute, ~~but~~ be reasonable. If we receive a letter at 4:15 p.m. we can't publish it until the next day, and besides I don't think you looked back very far into the future, or you would have seen that I have understood your position and knew that you were paving the way for information. I have always been careful to use such news ^{as related to Superior officers}. There is no fault at this end.

If the Call has pushed you forward at every opportunity, and has been the means of greatly enhancing your reputation as a journalist in a field (English) where your ability was unknown. For this we have no regrets as we have wanted to see you advance. The experience has been of inestimable value to you. You saw that when you returned to Woonsocket. The Call has benefited also from your services,

but don't be foolish and stand in your
own light. I talked over the money situa-
tion when you were here ~~the~~ and told
you where we stood. You were satisfied,
we had no fault to find. We want you
to remain with us just so long as you
are satisfied, but not longer. We would
do all in our power to help you succeed.
What more could I say?

When anything goes wrong don't at once
~~begin~~ to ~~blame~~ blame the poor devil of
a desk editor-manager, etc, etc. Just stop
a minute and think that perhaps somebody
else should shoulder the blame.

And don't forget that while the Call
has benefited by its intercourse with F.O.
Asselin, F.O. Asselin owes much of his
reputation as an up-to-date newspaper man
to the generous pushing he got from the
owners and workers on the Call, which money
could not buy.

Fraternally
A. J. McLeimmell.

Before receiving your letter I had mailed the money
order for the amount you requested. I trust you received
it all right.

McLeimmell

[1898-28]

3-116

St. Joseph de Carleton, le 28 sept.

1898—

Monsieur L. O. Asselin, en garnison
au camp Ubalde, P. Q.

Cher frère,

L'argent expédié par
toi a été reçu à Rimouctsi, la semaine
en dernière, et donné aux hommes
pour la possession de Ubalde —

Je suis en possession de ta lettre
du 21 courant, et je ne saurais
trop te remercier des groupes en
photographie qu'elle contenait.
Mais dis-moi donc si tu as
reçu le portrait que je t'ai
adressé, la dernière dernière,

à Woonsocket. Il était de moi. J'y
suis parti en souteau; c'est le pre-
mier que j'ai fait voir depuis que
je suis prêtre. En même temps
que à toi, j'en ai adressé un à
Amélieau, et aux autres parents
des États, de la Baie St. Paul et
du Saguenay - Pierre était au
maître de poste de Woonsocket de
le faire parvenir au Camp
Maude, s'il n'était réclamé
à Woonsocket. Veuille donc
bien m'en informer -

Tout va bien ici et j'en-
prie y passer l'année -

"Omnium pro invicem!"

Au revoir! et courage!

Ton frère

J. R. Berthier

Woonsocket, R. I., Oct. 9, '98

My Dear Cecilia: Are you provoked?
 You have good reason to be at my
 delay in replying to your note of com-
 plaint. The fact is that I have not
 had a chance to speak to Mr.
 Mc Carrall about the matter. He
 has not mentioned it to me.
 I hoped he would bring it up
 but I don't believe he has men-
 tioned even to Hudson. The longer
 I delayed speaking to him the more
 convinced I became that your
 letter to him had done all that
 could be done in the matter for
 I believe he has cut your matter
 much less of late, and the other
 day he turned your letter about
 the paper of Private Cammer
 over to me to edit. These are
 good signs and it is probable
 that more of your letters may
 fall into my hands. If they do
 I will try to do you justice.
 His experience has been

limited that the least thing upsets
him and I dislike to open up any
new troubles. You will agree with
me, I think, that I have acted for the
best by not acting at all. Your note
was spirited enough for all pur-
poses, but if at any future time
you feel yourself injured let
me know and I'll do what I
can to straighten things out.

Capt. Caird got here this morn-
ing and is now in the hospi-
tal. He stood the journey very
well and should speedily get
into condition under good
care and without anxiety
such as he would have
in Pennsylvania.

I was speaking to Aunt Gov.
Pether a few days ago about you
and he said many nice things
of you, to which I said little
with all my soul. Your
health continues good I
trust, and I hope it will
be so to the end of the
chapter.

Yours truly
John P. Martin

524 98

Les Amis.

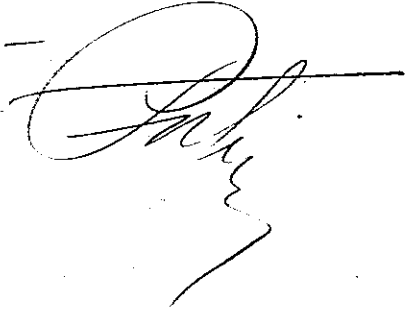
J'ai reçu votre aimable lettre et les portraits. Merci.

Ma lettre récente au Gouvernement au sujet de votre promotion est sans réponse. J'en attends une cependant.

Votre santé est-elle toujours bonne et votre fièvre est-elle suffisamment vitable? Comptant trop sur vos forces je crains que vous ne vous exposiez plus que nécessaire aux intempéries de la prochaine saison.

Si vous écrivez pour le Mail & Express ou autres journaux de N.Y. n'oubliez pas de m'en avertir ou de m'envoyer Av. Avez-vous rencontré le Col. R. H. J. Goddard de Providence qui était au Camp Mendon ces jours derniers? C'est un amiable

L'homme que vous devez connaître
quelqu'un de ces jours. Le dévouement
de sa noble fille mérite les
plus grands éloges, cette famille
est une des plus opulentes de l'Est.
Tous sont en santé et impatients
de vos nouvelles. Écrivez plus
souvent. Amitiés

A la hâte -


11 Oct 1894

Cher Ami.

Reçu votre lettre ce
matin. J'ai écrit immédiatement
au Gouv. lui demandant la place
de Secy-major pour vous - et j'ai
fait ma lettre aussi chaleureuse que
possible. Personne plus que moi ne
regrette l'injustice envers votre
élément dans la division des grades -
et j'exprime mes regrets au Gouv.
Peut-être me répondra-t-il que vous
n'avez pas été recommandé par les
officiers supérieurs du régiment. J'attends
sa réponse à ma lettre de ce jour.
pour lui écrire de nouveau et je
vous tiendrai au courant de mes
démarches - Ce qui me ferait le
plus grand plaisir, cependant, serait
le retour au régiment. Car je regrette
toujours votre décision d'entrer
dans les rangs - tout en admirant
votre courage et votre patriotisme.
J'admire le talent et il me fait
peine de vous voir vous abrutir

Woonsocket, R. I., Oct 20 '98

My dear Asselin: I am glad you see things with such resignation, and that you have the fortitude to stand up against what can hardly be helped. You should not be so sensitive about the little blunders done in your name for while they may mar your work somewhat they are a check, or an exciting movement. You have a fame here that cannot be harmed by the small tricks the type play you, and you make far more of them than anybody else will do.

I would like to see your work carried out at this end with the enthusiasm and care you give it at your end, but you have done so many grand things that the small errors we do you can laugh at. Everybody from camp has a word of praise for you and I guess you must be a bigger man in the affections of the soldiers than some who are strutting in shoulder straps. Mr. Counter has told me some things about you. I hope some day to be able to make you a proposition which will meet your approval for I would like to

be nearer to you in a business way than
 at present. You are the only real
 newspaper man I have seen since I
 came to Rhode Island, and I think
 we could do great work if we were
 under one roof. This is for your
 private ear and I trust you not to
 speak of it - not so much as a hint -
 to any one. I trust you as a man of
 honor, as one with the real French
 idea of what one gentleman owes to
 another who gives him his confidence.
 Later on I may speak more of this
 and I want you to know that I
 appreciate you and esteem your
 friendship.

I saw your brother in Providence the
 other day but did not see him in
 time to speak to him. He looks
 very well and strong again.

We hear more stories of the
 first Rhode Island fellows
 galloping to the devil. Can't you
 pull them down. You have a
 fine field for missionary work.

Yours truly
 John R. Martin

Woonsocket, R. I., Nov. 1, '98

My friend Asselin; I have delayed answering your last note because I didn't know what to say to you. The whole business is disgusting and I am as much in the dark here as a rank outsider as to your case. Not a word has been said to me about your case. Kidson showed me your letter to Mr. Russell the day I got your letter and he gave me no chance to talk about it. My impression is that they have made or may make you some offer to keep along with us, and it is probable that I could do little good by breaking into the matter. I should hate to have you part company from us at this time because it is better for you to have a connection here than none at all. You should try to be less sensitive over these things, and in the end, with proper patience these trials may turn out to be for the best.

While your financial reward for your work on the Call has been small you have secured through

it a fancy that some day you may turn
into capital and my advice would
be to stick along in the hope that
there may be a turn for the better.
Should matters come to the worst
I shall interfere to the extent I may
and try to make it plain that any
discouragement to ~~use~~ you is a
hurt to the paper, although until
such a stage is reached I do not
want to combat any form of policy
the owners of the paper see fit to
take. You cannot be harmed by any
of the little things which may be done
through a want of discretion on their
part and I think if it becomes nec-
essary for me to put in a veto
that they will understand that an
injury to the prestige of the paper
is an injury to all of us.

I regret sincerely that you should
feel yourself humiliated, and of
course I make no defence of any
slight put upon you. Let us have
your cooperation to the end my
dear Asselin, and believe that
at all times you have a sincere
friend and admirer in
John Martin

Les Jours.

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre très-aimable lettre du 12 inst, heureux d'apprendre surtout votre rétablissement après plusieurs jours de maladie. Je prie comme souvent à vous, mon ami, et pas plus aujourd'hui qu'hier puis-je me faire à l'idée de votre entrée dans l'armée. Il me semble que si votre place à la Tulim avait été plus acceptable vous seriez encore ici; et cette idée suffit pour me faire détester ceux qui sont indirectement responsables de ce sacrifice. C'est bien simple: je n'en verrais pas. Quand je lis des lettres comme votre dernière, si bien faites, si justes dans l'observation, si renseignées, ayant un style coulant de pource, je me demande s'il n'est pas absolument regrettable que le talent siel soit si souvent incompris parmi les nôtres.

Depuis votre départ, il s'est commis
à la Tribune des erreurs de jugement
qu'on ne aurait jamais pardonnées à
un homme comme vous. N'allez
ni aller plus, mon Ami, vous frotter
contre un typographe ! et surtout un
typo. qui veut la publication immédiate
de ses écrits. Puisque Mr. Charles
aime la Compromission pourquoi ne
l'avez-vous pas encouragé à écrire très-
souvent ? On vous aurait adoré à la
Tribune et vous n'auriez pas eu besoin de
travailler si fort.

Le résultat de l'élection a été
une grande surprise pour tous. Les
premiers du 1^{er} et du 4^e ont encore
une fois mis le couteau, et cette fois
à un américain bon. C'est étonnant.
Le 5^e, malgré le petit désaccord a été
fidèle comme toujours, car Capron a reçu
230 et Hopkins 214. Daignault le
nouvel échec, semble jusqu'à présent lui
bien disposé et si rien ne arrive, lui et
les autres (à l'exception de Sylvestre peut-
être) voteront avec les républicains.
Nous ferons des efforts pour que le
ticket indépendant du 5^e ne soit
pas renouvelé l'an prochain.

Je pourrais vous donner mon opinion plus juste de la situation après la première séance du Conseil de ville en Janvier. Ce mouvement de 5^e n'était pas contre le parti républicain mais plutôt contre une tendance que vous avez remarquée.

Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos que j'écrive à quelques uns des officiers de votre régiment en votre faveur? Si oui, donnez-moi les noms de ces officiers. Le gouverneur Dyer à qui j'ai souvent écrit a votre sujet, dit dans sa réponse du 22 Octobre:

"I will write to the officers of the regiment and whenever there is a chance to promote Mr. Asselin I hope they will do so.... I will do everything to advance his cause...."

J'aime vos lettres, ne les faites pas rares v. r. p.

Avec les amitiés sincères de toute la famille

J'ai l'honneur de me souvenir
votre tout dévoué

Fortin

Nov. 16/98

Woonsocket, R. I., Nov 18 '98

My dear Aselin: I have delayed
my reply to your last note until
I could have some news to
tell you, well, here it is: With
Col. A. B. Pease formerly of the
Reporter I am to start a new
evening paper here within two
weeks. The exact date I will not
know until tomorrow, but the
partnership papers are drawn and
signed by both of us. How does that
strike you? It is a secret as yet,
you are the fourth person to
know it. I will probably give my
notice of withdrawal from the Call
tomorrow or Monday. I intend to
give them a week's notice and not leave
them in the lurch, because there will
be trouble enough for the Call and
the Reporter when we dash into a
field that is ripe for us, with free
lances shining and ready, indepen-
dent in politics as well as in every

2
thing else.

We haven't much money and we will start in humble style. Our office will be next door to La Tribune (which is not going to live long I hear) and Colwell the job printer will print our paper. We will set our own type and hustle our own sheets. It is going to be hard work but I know that we are going to win. Col. Pease is as frisky as a colt and charmed with our prospects. we intend to make so good a paper that every body here will have to read it. When I get a Fairfield to work my own way without having a couple of nice wagons to like McConnell and Helson to pull along, I can convince the people of this city that they never had a newspaper before this. That looks pretty strong brag, but I will make it good.

Now my dear Asselin, this partnership with Col. Pease was not proposed to me until three days ago. The scheme I was preparing was a paper of my own and he came to see me and told me he intended to start one. It didn't

Woonsocket, R. I.,

take us three minutes to agree to join
issues on equal terms. The few who
know of it are delighted with the outlook
for me! Mr. Carthy the biggest advertiser
in the Call is our strongest friend and
after Jan 1. he will never advertise
more in that journal. When this town
finds that semi a p. a ideas control
that sheet something is going to happen.
The Reporter is simply keeping alive to
save burial expenses.

On our paper, Asaelin, there will
be a chair waiting for you to fill
whenever you care to come and
take it. I want you more than
any man I know of. With my ex-
perience combined with your vim
you can develop all that I know is
in you. Your future lies here and
here you should be. On a paper
with one who appreciates your worth
and understands your honesty of
purpose you can have full play for
your noblest aspirations. I cannot
offer you any fixed salary just now,
but where you are ready to think we
will see clearer where we are at and

I can promise you that you will be satisfied. Your term of service can not last longer than a few months, and you may all your way clear to come back to us.

Where I go the Rambler column goes, for there isn't anybody in this town to help it elsewhere, I can make more out of the news of this city than any man they can import, for I have the record of putting a new paper into Lowell and giving it the highest circulation there with the opposition, ¹⁸⁵¹ of papers established and powerful papers. Our venture is going to be a go and later I will talk with you about letters from camp.

Please keep all this information strictly to yourself until I take up the pledge of secrecy. Will you write me your impressions of the project and offer any suggestions you may have? Believe me, my dear Asseline your well wisher, and I hope confidant,
John R. Martin

[1898-36]

Woonsocket, R.I.
Nov. 24, 1898

2.124

Friend Asselin:

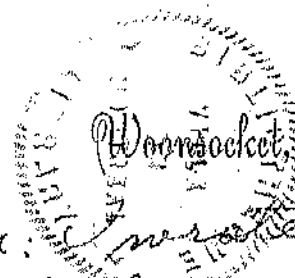
I regret to say that your last despatch was not received at the Woonsocket office of the Western Union Telegraph Co. until 4 p.m. Wednesday Nov. 23. We did not receive it until 4.40 nearly an hour after the last form went to press. Of course the delay was not any fault of yours. Two letters also came in a mail delivered after 4 p.m. this day. LATER. = Another letter - This

one dated Nov. 23, 4 p.m., received at Woonsocket postoffice at 4 p.m. Nov. 24. You can see what a task peculiar conditions have put upon me. About four columns of good stuff are only 1 1/2 columns to put it into. Under the circumstances I got down to business tonight and made a single story out of all you sent, with a success which will hardly be gratifying to you, but with an eye to Col. Cook's best interests. He assuredly has my full sympathy and I look forward to the early opportunity to print his full vindication in the columns of The Evening Call.

Mr. Martin has resigned as editor of the Call, to take effect next Saturday evening. I understand he is to start a new paper in Woonsocket, with Col. A. B. Pease as his partner. Further than this I have no information. I will send you some more next week. I have cut it lower but have had a \$600 paper bill on other heavy charges to meet the war. Sincerely,
W. J. McNeill.

EDITORIAL ROOMS, [C 1898-37]
THE EVENING CALL,
JOHN R. MARTIN, EDITOR.

2-125



R. I., Feb 26

My Dear Asselin: I wrote you two weeks ago that I was to leave the call and start a paper with Col. L. B. Pease. I sent you the news as soon as I knew it positively and before it was generally known. Did you get my letter? It was my hope that you would be among the many who are wishing us success and not having heard from you surprised me. I take it that my note never reached you.

Our paper will be the Evening Sun and we hope to get it out in a

short time. The note to you
a couple of weeks ago con-
tained certain suggestions
to you in the event of
your return here. If you
tell me you did not
get the note I will repeat
them for I have a regard
for you and your welfare
which I trust you do not
fail to understand.

Yours truly
John P. Martin

I am through with the call
having worked a week's
note.

[1898-38]

2-126

Woonsocket, R. I.
Nov. 29, 1898

Friend Cassin,

Enclosed find money order for \$10. The new paper for Woonsocket, I understand, will be called the Sun. They are getting up the stone next door to the Tribune office. When the paper will appear I do not know; probably in a week.

I have just had a talk with T. Walsh. He returns to Camp tomorrow. He has accepted the position of Camp correspondent for the new paper, so I trust your relations with the Call will continue. What the new paper will amount to is very problematical. Judging from what we see and hear there is very little money behind it, but from the plant they are putting in we hardly anticipate its being a very dangerous rival. We were extremely sorry to lose Mr. Martin. He resigned his place here at a time when we felt that he was perfectly contented, but evidently he was not. In his place we have engaged a Boston man, Mr. Thomas Hamilton Murray. He is a thorough newspaper man, well read, and comes highly recommended. He is the secretary of the Irish Historical Society, which includes in its membership such men as Gov. Dyer and Gov. Theobald Roosevelt. The Rambler Column, as you will observe, will continue to be a feature of the Call.

Yours Fraternally,
A. J. McNeill.

[1898-39]

2-127

Woonsocket, R. I., Dec 14 '97

My dear Cassie: Here's at you
at last. Your affectionate note deserved
an earlier answer and you would
have had it had things gone more
easily here. I suppose Mr. Connell
has told you the story of my ad-
venture with Pease. He and his
council would have associated have
been looking over it to the full
for some days past. They can
hardly have held in all this time.
The story is that just as we got our
plant ready to turn out the first
issue of our paper Pease went to
Boston and I haven't seen nor
heard from him for a week
past. Why he ran away I can't im-
agine. There are a thousand differ-
ent theories, all picturesque, but
I don't know which is the right one.
I do know that he has left me,
in the dead of winter, with a wife
and three children, out of struc-
ture and leaving the creditors of
our short-lived enterprise, that

is the simple tale in a nutshell.
If you can give an explanation
I should like to hear it. I can't ex-
plain it. Please, so far as I can, have
been drinking & has simp-
ly gone away and hasn't returned.

I get many expressions of sympathy
for myself and regret that ~~that~~ the
paper hasn't started, for there was
a big opening for it! Any number of
persons want me to start any-
way, please or no please, but it's
easy to advise that, but you to carry
it out. I don't know where I am
at, but am maintaining as much
cheerfulness as possible in the
circumstances. Today I am ~~troubled~~
in friends than ever and could I
even food wishes into money
would have barrels of it to burn.

They say that if all things happen
for the best. I hope this applies
all for the best, and should it
turn out so you may rest assured
that your generous offer to join
my "fighting band" will be accepted, for
I would dearly like to be associa-
ted with you in this field which is so
ripe for the right kind of work.
Yours truly
John B. [unclear]

[1898-40]

SEVENTH YEAR.

5-125

THE EVENING CALL PUBLISHING CO.,
77 MAIN ST., WOONSOCKET, R. I.

A. J. MCCONNELL,
GENERAL MANAGER.

Woonsocket, R. I.

Dec. 26. 1898

Friend Asselin:

I delayed in replying to your last note for two or three reasons, the principal one being a hope that the chaotic condition of the newspaper world of Woonsocket would take definite shape. It has been at sixes and sevens for a month, and no one yet knows what is to come.

I wrote you that Mr. Martin and McCooly (our Publication Man) had resigned to go on a new paper that Col. Pease and Mr. Martin were to bring out on Dec 1. Well, the latest is that Mr. Martin and Col. Pease have dissolved partnership. Col. Pease now says he will bring out his new paper, The Evening Sun on Jan. 2, 1899. Mr. Martin's name has been removed from the street signs, what he intends to do I do not know. He is now in Lowell. McCooly has got a place on the city staff of the Reporter. Major Lally has become city editor of The Call. Mr. Cook is on a sick bed and the doctors do not think he has much chance of leaving it alive.

You can readily see by all these twists and turns that I am in no position to make any definite plans for the future, nor, in fact, is anyone else in the newspaper business in Woonsocket. When I wrote you some time ago I told you what we thought of you and what we would like to do under certain conditions. We have not changed our opinions or desires. When things take more definite shape, both as regards your liberty of action and a settled condition of affairs here we will be able to talk more directly to the point. Care,

SEVENTH YEAR.

THE EVENING CALL PUBLISHING CO.,
77 MAIN ST., WOONSOCKET, R. I.

A. J. MCCONNELL,
GENERAL MANAGER.

thing you may be sure of, The Call is going to keep its place in the front of the procession.

Last Wednesday I sent a money order for \$10 to Fall River, as you directed. On Saturday I received an acknowledgment of the receipt of the same from Mr. Roy, so you know your mother got the money before Christmas.

We were all glad to know that you changed your mind and accepted the Corporalship, feeling as we did, that if you were ever to get up the military ladder you must mount the steps in the usual way, and be prepared for the next opportunity to step higher.

Yours fraternally,
A. J. McConnell

Cher Mr. Caselini -

Vous m'excusez jamais réception de mes lettres, je suppose cependant, sur vous les remercy. Votre dernière lettre m'a causé un vif plaisir, et surtout la nouvelle de votre promotion. Tous m'enviez bien plus que cela et je regrette que vous soyez tombé en de telles mains. Votre Capitaine n'est pas l'homme que je croyais. Laissez faire, chaque chose son temps, et pour moi, je n'oublierai pas ces petites mesquineries à l'égard des représentants dignes de notre élément. J'apprends avec plaisir que l'adjutant Matheron semble vous porter intérêt et je vous conseille fortement de faire tout pour être extirpé de lui. Ces quelques sympathies dans votre entourage vous font du bien, je n'en doute pas, et valent votre courage qui servirait sans cela moins fort. Cette vie monotone du Camp a besoin de sympathies, et surtout

elle deviendrait insupportable surtout
pour une nature aussi sensible que la
vôtre. Je demande sans cesse votre
bien-être et je ne serai vraiment
joyeux que lorsque je vous verrai
renvoyé dans vos foyers. J'ai passé
du 12 au 17 courant à Washington et
ai plaidé cette cause auprès du Sen.
Albick & Mr Capron. L'un et l'autre
me paraissent bien disposés. Il m'a
été donné aussi de rencontrer Sir Wm
Lawrie deux fois — une fois à une
réception et la seconde chez lui à
l'Hotel, sur invitation spéciale. C'est
un très-charmant Canadien. En arrivant
à Horn. J'ai trouvé son portrait et une
lettre. Il me semble, mon Ami, qu'il
devrait être facile de vous trouver de
l'emploi dans les départements de
Washington et si vous croyez que cette
idée vous serait agréable nous ferons des
efforts pour vous obtenir une bonne place.
J'en parlais au Maire D., cette
semaine. L'Evening Star devra être
publié dans quelques jours par Mr Pease
seul, Mr Martin a dû le laisser.

Cette entreprise nécessaire peut être, mais
le champ est limité à Mon. J'ai peu
de nouvelles de la Tribune mais je
serais étonné si on déclarait dividende.
Pauvre Tribune, on a eu peur d'en faire
un journal éclairé. La médiocrité a
vite pris ombrage de votre talent et
les efforts des hommes intelligents et
sérieux qui cherchaient le succès de
cette publication sont restés fertiles.
Je vous avouerais que depuis votre départ
j'ai perdu tout intérêt dans ce journal -
à moins si je le lis.

La famille est en bonne santé et
jusqu'à la petite Asile qui attendait
à Santa Claus. Noël est toujours cher
et amusant pour moi car j'ai aimé
à voir l'enfance heureuse. On s'informe
souvent de vous et soyez assuré que
chacune de vos lettres est une cause
de grande joie pour nous tous -
Surtout plus d'argent.

A la fête -

De cœur

John

Dec 26

St. Jérôme de Montane, le 30 décembre,
1898-

(à Monsieur)

Monsieur F. O. Bescher, en garnison
au camp Fortance,
Columbia, C. S.

Monsieur cher François,

J'ai été bien
heureux d'apprendre, par ta lettre du 21
Courant, que tu avais reçu l'une
des trois lettres que je t'ai adres-
sées depuis la fin d'août. Je vou-
drais bien savoir maintenant si
mon portrait-ta crosse a été remis;
je te l'ai adressé à Woonsocket, lors
de mon voyage vers les nouvelles Amé-
riques. Quant à ma troisième lettre,
elle ne s'est revenue, avant mon dé-
part de Carleton, après avoir visité
tous les campements de l'année.

américaine. C'est alors que j'ai résolu
de ne plus t'écrire avant d'avoir reçu
de tes nouvelles, ne sachant trop en
tu devais être. Dans cette lettre, j'ac-
cusais réception de ton envoi en fa-
veur de M. Calvina et je te demandais
quelques nouvelles de la famille — je
ne te les répète pas ici, car, tu dis-
puis lors, tu les as sans doute
apprenues par mille voies.

Laisse-moi t'offrir mes félici-
tations pour ta promotion au gra-
de de capitaine. Cette nouvelle me a
été, en ce moment, des plus agréables,
car tout ce qui te regarde me tou-
che aussi de très-près. Cette promo-
tion me est preuve que tu sais t'appli-
quer à tes études et te conduire
toujours en homme de devoir. Je
ne saurais trop t'encourager dans
ta bonne conduite, et pour ton avan-
tage personnel, et pour la plus gran-
de édification de tes compagnons d'ar-
mée, selon le mot de St. Paul: "Opera

vestra bona nota sint omnibus hominibus,
et glorificent Patrem vestrum, qui est
in Coelis."

Tu feras certainement œuvre méritoire
en retouchant, chaque fois que tu le pour-
ras, sur tes plaisirs — j'allois dire sur
ton nécessaire — pour secourir notre
pauvre famille de Fall River. Du souf-
fre, en beaucoup, il me semble, dans ces
pauvres petites filles, qui
s'épuisent pour soutenir la famille.
Les lettres que je reçois de temps en temps
de Mooney me font mal. Ces pauvres
petites sœurs sont ruinées, et, quand
je serai prêt à leur venir en aide, je
examine bien qu'elles soient déjà toutes
prêtes pour la tombe. Et dis que ce
cher Mr. Ray, mange tranquillement
son pain à mine fine et bois même
le sang, si peu pourtant, de ces pau-
vres petites. Si je pouvais mettre mes
pieds les pieds à Fall River, je sau-
rais ce qui en est; mais, en atten-
dant, je commence à croire que ce

Roy est une personne et une ironique, qui
ne s'était pas déguisée d'entrée dans notre fa-
mille - Mais ce point me rappelle encore, je
voudrais me tromper. Pauvres sœurs!
Je salue les petits frères! Je salue mes amis!

Maria est toujours en bonne santé
et l'on me dit qu'elle travaille très bien
cette année. Je dis cette année, car, l'an-
née dernière, elle n'a pas fait autant
qu'elle l'aurait pu. Je ne me suis pas
étonné qu'à la fin de l'année, par la
nécessité de se soucier elle-même,
et j'en ai eu beaucoup de peine. Cher-
si, je ne me suis pas inquiété d'obtenir l'ad-
mission à l'entrée des classes que je ne pou-
vais pas passer et d'insister pour elle,
et, qu'à la première occasion sou-
haitable que j'aurais pu soumettre, elle
prenait le chemin des États. Maria
n'en a coûté plus de cinquante
pièces l'année dernière; deux ou
trois seulement pour la première.
Pour quelques-uns qui ne font que
quelques piastres, qui ont des lettres et qui a

à ceux de les payer, tu avais avec
moi que le sacrifice était sans valeur
pour en attendre quelque bon résultat.
Cette année, j'ai pu arranger
avec les sœurs pour les payer que cin-
quante piastres, les, passage, l'habits, etc.
y compris.

Les sœurs ont appris que j'étais
à Québec et avait brulé toutes les ca-
rtes et sa provision qui s'y trouvait
enflammées. Il n'avait rien et aucun
des autres sœurs, et, pour comble
de malheur, la femme s'est cassé
une jambe en voulant retirer du
linge de l'incendie. Il me dit avoir
reçu de l'aide de ses concitoyens pour
Malgré à moi - ce qui valait -
et me peu de secours en effet et en
argent. Moi-même, je lui ai envoyé
sept piastres à cette occasion et elle,
le travail, cinquante. Hélas! ce pauvre
frère n'était déjà pas riche et a une
grande famille sur les bras.
J'ai à l'apprendre que elle a

est maintenant reliée à P^e Flavie
par une ligne téléphonique. Nous
avons une boîte aux lettres
et je (me) suis déjà servi à deux
ou trois reprises pour converser
avec le P^{re} M. Rivoy de la station
de St Flavie. Je vais pouvoir fai-
re mes souhaits de bonne année
à Oscar de vive voix, car J.P.
Gouverneur des 2^e rang est un bon
te et je pourrai facilement y
faire passer Oscar de temps
en temps. C'est très commode et
parfois très désennuyant.

A propos de bonne année, mais
je n'ai pu publier mille et
mille bonnes choses, que je me te
pennerais pas ici. Je vais con-
tinuer de prier pour toi, deman-
dant toujours à Dieu de te con-
server la santé et de te ramè-
ner de St Anne de la Croix en
d'âme. Alors peut-être, pourrais-
tu réaliser le rêve que nous

car nous tous deux depuis long-
temps, c'est-à-dire, moi te revoir,
et, toi, revoir en même temps
que mes freres, ton cher Louisa.
Au foyer de mon presbytère - si
j'en ai un un alors, tu verras qu'il
fait bon d'y venir.

En attendant, je t'embrasse
et te demande de vouloir bien
me faire de tes nouvelles et
de celle d'Amélie lorsque tu
en auras.

Au revoir!

Ton frère,

J. P. Arsenault

P.S. j'oublie de te dire que suis ici de-
puis le 21 novembre. La place est belle,
mon curé est bien bon et je ne pourrais
être mieux nulle part.

~~EDITORIAL ROOMS
THE EVENING CALL,
JOHN R. MARSH, EDITOR.~~

[1899-1]

5-131

Woonsocket, R. I., January 17 '99

My dear Asselin: Your kind letter reached me this evening after having been to Lowell. I was very glad to hear from you, you may be sure. Not hearing from you before I feared that the Call boys had been dropping some of their poison into your ear and that you had been taken in by their flash statements. You may be sure that they have been industriously lying about me. Every kind of calumny their small souls could form has been spread about until about half past three is taken up denying their fabrications.

I am glad you are uncharged. The story I have to tell is a long one, but it will interest you. My break with Pease was for good reasons. He ran away just as we were ready to start the paper in the middle of December and I didn't get sight of him for nearly two weeks. All his friends spent time and money to get on his trail, but he didn't show

up until he was ready. As soon as I
could get near enough to talk with
him I smashed the copartnership
and said farewell. He made no
explanation to me as to where he
had been. The story I understood
he told was that he was sick in
Boston. That is a lie. His lawyer,
Judge Lee, told me he was on a
drunk. Anyway, he spoiled his chances
and of course I couldn't do busi-
ness with a man so uncertain as
he had proved.

He determined to go ahead with the
paper. At present it is the laughing
stock of the city, has no standing and
is doomed. I had two ^{good} offers
to go out of the city, one of them hav-
ing \$20000 behind it for a ^{new} paper
of which I was to have full charge,
both of these offers I declined because
I intend to stay in Woodstock. Be-
fore another month goes over I will
have the Woodstock Evening Star
running. This paper will be under
my charge, and all arrangements for
its reception will probably be com-
pleted before tomorrow or night. We
have money enough in sight to
make a go of it, and we will give
the others a piece that will shake

Woonsocket, R. I.,

3
them up somewhat. Monday and
yesterday I spent in Boston buying
material, which includes two lin-
otype machines, and next week the
material will begin to come. Our
offices will be directly opposite the
Call office, in Muller & Dempsey's
block, and I think we will be very
comfortable and close to our
employment. Please keep quiet about the
linotype machines, because the Call
people don't suspect that we are get-
ting them, and we want to surprise
them.

I wish you were here at my right
hand when we take the plunge, we
understand one another, and I know
we should get along without any
friction. My offer made to you for
the Sun holds good for The Star,
with the chance that I can improve
it by offering you the position of
associate editor with all that
implies. You would be closer to
me than any man on the staff

and your position would be as cozy
 as I could make it. with me you
 would have all the chance in the
 world to broaden and you would
 have a sympathy and comradeship
 such as you would find nowhere
 else in this town so far as the
 newspaper business goes.

The disgust you have for the call
 people would never be less if you
 were with them a thousand years.
 I know the tribe and it will never
 change its spots. There is fear and
 trembling at the coming of the Star,
 and there are lively times ahead for
 some of the bigots who have been
 playing double with the people here.
 The Star will be independent - most
 deplorably so - and its ~~first~~ success
 will purchase some ~~times~~ before
 long. We have a strong backing and
 the people are with us. When we get going
 they will be more so for the Star will
 be a voice for the common people.
 If you can drop me a line as to
 your probable intentions when your
 career life is ended I think I can show
 you that it will be to your advantage
 to prepare yourself to cash your lot
 with me and help me make the kind
 of paper we suspect has long
 sighed for.

Yours truly
 Martin

POSTAL CARD - ONE CENT.

UNITED STATES OF AMERICA.

THIS SIDE IS FOR THE ADDRESS ONLY.



*Mr. F. O. Rosselin
Montreal Herald
Montreal P. Q.*

[c. 1899-2]

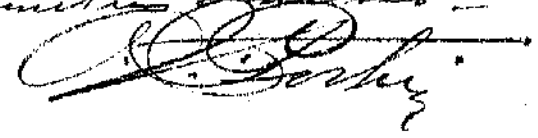
2-132

Mon cher
J'ai reçu une petite lettre de
vous & j'en attends une plus longue
depuis plusieurs jours - Ecrivez donc
sans plus de retard -

Avez-vous lu la Patrie du 13 -
Correspondance de Francois P. Paré,
m'adresser copie de ce numéro -

Je vous écrirai plus longuement
aussitôt que nouvelles venues -

Tous vrs, Amities dévouées -



Jan 17



State of Rhode Island.

OFFICE OF

The Lieutenant Governor,

Woonsocket, Jan. 23/99

Les Amis,

Sans savoir plus que vous au sujet du licenciement de notre régiment, j'entretiens toujours l'espoir qu'on le renverra bientôt. Et quelle joie pour moi, de vous revoir, de vous revoir, mon ami! Il me semble que vous êtes parti depuis bien longtemps. Je crains d'avoir contribué à votre entrée dans l'armée et vraiment je regrette de n'avoir écouté. La nouvelle de votre bonne santé au fait, cependant, plaisir et si cette vie errante du Camp vous donne des forces tout si aura peut être sacrifié. Votre travail accablant à la Tribune et les coups d'épingles que vous subissiez dans cette, étaient bien suffisants pour élever

un homme plus fort que vos idées.
alors - Qui, retirez vos forces car
vous fâchez de les utiliser à votre
avantage d'abord et à l'avantage de
l'élément canadien qui a tant besoin
des services de talents comme le votre.
J'ai toujours été un admirateur de
votre style, je le suis encore plus
depuis qu'il m'est donné de lire
vos admirables lettres. Et quand je vois
ce style, cet esprit observateur si juste,
cette allure si loyale et si droite, mon
indignation grandit au souvenir du
traitement qu'on a permis envers vous -
à la Tribune. Si vous aviez été un
adulateur, un courtisan rampant, on
vous aurait très - probablement frôlé
par la main. Il est plus beau, plus
noble de ne pas être ni l'un ni l'autre
même s'il faut souffrir. Votre tour, je
l'espère, viendra. Quand vous direz le
mot je ferai les plus grands efforts
pour vous obtenir une place satisfaisante.
J'ai pensé que Washington pourrait
vous offrir une belle position et en



State of Rhode Island.

OFFICE OF
The Lieutenant Governor,

Woonsocket,

L'obtenant vous auriez une bonne vie
et pourriez jouir des avantages d'une
civilisation avancée, profitant des
bibliothèques etc. Je voudrais vous
arracher à cette pénible vie de journalisme
canadien et ris voir arriver à une indé-
pendance suffisante compatible avec
la rectitude de votre caractère.

Ecrivez-moi plus souvent. La famille
est en bonne santé et me prie de vous
présenter ses amitiés. Actuellement nous
explorons les prairies etc. J'ai pu
retourner à la Tribune, probablement
aujourd'hui. La petite Adèle n'a pas
été bien depuis quelques jours - dû à ses
dents jaissies. Elle n'est pas présente,
je vous rassure, mais elle a beaucoup
de vie. Elle marche aussi lestement
sur les autres & vous serez charmé de
la revoir.

Je vous salue la main.

2-134

THE EVENING STAR,

JOHN R. MARTIN,
EDITOR AND MANAGER.

WOONSOCKET, R. I., Feb. 2nd 1899

Corporal F. O. Asselin,
Camp Farnance, S. C.

My dear Asselin,-

I don't know whether my last letter reached you, or not, but if it didn't here goes to tell you that we are about to start the "Star". The indications are that your army life will be short, and all my calculations, I'm allowing that you in all probability will be with us. This may be taken too much for granted, but we want you, if you can see your way to come. The prospects are very different from what they were on the "Sun" with Pease. He is pretty nearly used up, and the fight will be, between ourselves, the "Reporter" and "Call". The men who are putting up the money for the "Star" leave everything to me, and when we begin I will be at the head of the machine so that you would have only me to look to.

Our prospects are very bright, and if you can see your way to associating yourself with us, I don't think you will regret it. I don't mean for you to drop your "Call" work, for you might keep right on with that the same as ever, and get out of them what you could. Let me hear from you as soon as you can, so that I may know about what you are going to do.

Yours very truly,

John R. Martin

[1899-4]

2-135

THE EVENING STAR,

JOHN R. MARTIN,
EDITOR AND MANAGER.

WOONSOCKET, R. I., Feb. 6, 1899.

Corporal F. O. Asselin,

Camp Fornace, S.C.

Dear Asselin,-

I wrote you the other day but after the letter had gone, I discovered that we did not put on your regiment and company. perhaps you got the letter all right, and perhaps you got the one before that, but I want to make doubly sure that you know that the "Star" is soon to twinkle, and that there is a place waiting for you as Associate Editor. It looks now as though you would be mustered out soon, and I will hold the place open for you any reasonable length of time, if you let me know what your intentions are.

Most of our material is here now, and by two weeks at the latest we should be printing a paper. All the men who have money in the "Star" leave the entire charge with me, and they are delighted at the prospect of you joining our flying column. I hope soon to have word from you that you will be with us when you can. The money part of it will be as satisfactory for a starter as you could hope, and on top of that, I will take you under my particular wing, and show you what mysteries of Yankee journalism I have picked up in my misspent career.

Yours very truly,

Dic. by J. R. M.

John R. Martin

[1899-5]

2-136

THE EVENING STAR,

JOHN R. MARTIN,
EDITOR AND MANAGER.

WOONSOCKET, R. I. Feb. 17, 1899

Mr. F. O. Asselin,
Camp Farnance, S. C.

Dear Sir,-

Your letter received, and I am over joyed to know that you will be with us. I was surprised to hear that you had quit the "Call", and I congratulate you upon the change. Your modesty is too much, you underestimate your own value which is a poor thing for a newspaper man to do. None of us get any more credit than we deserve, and when you get into the swing of newspaper work in the States, you will be more ready to blow your own bugle. I think after you understand the plan of the "Star" that you will be more willing to write yourself down as Associate Editor. The "Star" will be very independent in politics, and there will be no attempt on my part to interfere with your own political conscience. I want you to come just as you are, knowing that you will do what is right, for I want your people to have a Representative near the head of the concern so that whatever interests them, may be set out accurately, and in fairness. However if you prefer not to assume any of the responsibility of Editorial direction at the beginning that will be agreeable to me, and when you are with us long enough to see your way to assuming more control you may take on responsibilities as you please.

If you care to send us a letter from Camp we will be glad to use it. I don't think that on the start we will be able to use a very long one, and yet we may. We expect to be running by the later part of next

THE EVENING STAR,

JOHN R. MARTIN,
EDITOR AND MANAGER.

P. O. A.

-2-

WOONSOCKET, R. I.,

189

week, and until we get into the harness with our advertising end, the amount of space we will have at our disposal is all guess work. I will say no more now as I have a lot of things to do, but allow me to thank you for your friendship, and to assure you that when we are together that everything will be pleasant and smooth. Please give my regard to all the boys who may inquire for the "Star", and tell them we will send them some first copies so that they may see what the animal looks like.

Yours very truly,

John R. Martin

Dic. by J. R. M.

[1899-6]

2-137

Fall River, 25th Mars
1899

Cher Monsieur,

Nous avons
décidé de vous faire
une petite réception
lors de ~~fait~~ votre
licenciement de la
ville, qui doit avoir
lieu vers le 1^{er} au
2 d'août prochain
Sériez vous assez
bon de nous
écrire

écrire un mot
vous demandant
la date exacte
de votre arrivée

Déjà Mary vous
a écrit une couple
de fois, je crois
et vous n'avez
donné signe de
vie. — Quelle me
dire un mot. —
Nous sommes tous
assez bien et atten
dons votre retour
avec une joie grande

Bien cordialement
à vous

Votre beau-père
Joseph

2-138
March 99

Columbia, S. C.

My dear Mr. Aseline:
I do not need to tell
you that I was de-
lighted this afternoon,
when my day's work
was done to be cheer-
ed and refreshed by
a fresh, leafy book
you are very kind
indeed and your ex-
cellent taste is a close
reward to your kind.

ness. I have heard the
book highly spoken of
but did not expect
to be the happy owner
so soon. I shall improve
our two days' vaca-
tion by reading and en-
joying it. I hope this
will reach you before
you leave camp. Many
good wishes for pleas-
ant company, pleas-
ant thoughts, and a
calm sea on the way
home. I have just

12:50 A. M.

this instant come in from Mrs. Bray
ton's where a good many of the soldiers
were saying good bye. That is a good
Anglo-African word. Have you not a good?

Good bye,

Etienne Dolé Audreou.

March ³⁰ 29, '99.

12:50 A. M.

[1899-7]

2-139

S.A. Jérôme de Montauve, le 20 avril 1899.

Monsieur F. O. Beslier,

a Woodstock, R. I.

Cher frère

J'apprends ce soir par le
Stam. lui-même que tu es entré à la redac-
tion de ce journal et j'en profite pour
répondre à ta dernière lettre. Tu me sau-
rais croire combien je suis heureux
de toi retour au camp. Le vie mili-
taire a des avantages sans doute, mais
ce ne serait que l'expérience des choses
que l'on y acquiert, mais on y court
aussi tant de dangers: dangers pour
l'âme et pour le corps. Pour ceux-là
je ne les craignais pas trop pour toi:
tu es de ceux qui ont force pour résis-
ter au courant et auxquels la bon-
ne vie laisse une forte allure.

mais le corps ce pauvre corps y succoie. il
supporter les fatigues que tu serais obligé
de lui imposer? j'étais dans une grande
inquiétude. J'ai pu voir jour par jour le
bulletin des journaux, ma penne me l'a
pas quitté d'un pas à travers des ^{tr} péci-
grinations & chaque jour j'ai demandé
au bon Dieu - devant le St. Sacrement
seulement - de te protéger. Aujourd'hui
je vois que j'ai été exaucé & que tu
nous reviens bien portant et il ne me
reste qu'à bénir Dieu.

Tu es donc au Star, j'en suis tout fier
car, si j'en jure par le St. qui tu me as
adressé, c'est un journal assez important.
Du reste, tu es avec des Anglais, et bien
que je ne sois pas une adorateur des an-
glais, je puis au moins leur rendre ce
témoignage qu'ils sont souvent moins
méchants que les Canadiens, et souvent
aussi meilleurs hommes que ceux qui se di-
sent à leur service. Mes félicitations
sont, long séjour au Star, et j'espère que
surpasser encore les félicitations que il

t'adressait dans le St. du 15 que j'ai reçu.
Si tu pouvais me adresser ce journal, j'en
serais fort aise, et plus content de voir si
tu voulais m'envoyer d'une croix ^{actuelle} des ~~Sts~~
qui sont de toi. Comme je ne suis pas
beaucoup d'anglais, je ne m'étendrais
peu sur les autres articles pour lire
les tiens de préférence. Et quant à la Tri-
bune, je la reçois toujours, mais j'ignore
si c'est à titre gratuit. Si je devais dou-
ner trois piastres à la fin de l'année pour
cette feuille, tout allé à i que j'y sois,
je crois que je la renverrais. Elle ne m'a
plus pour moi le même intérêt que
que tu me en es plus le rédacteur.

Tu as été voir notre famille? Dis-moi
donc comment tu l'as trouvée. Mary
m'écrit que maman va beaucoup mieux
- et ce seulement pour me rassurer de
l'inquiétude que je suis. Je ne puis
la voir, car, quoiqu'il arrive, je ne pour-
rai aller sans ^{ce} cette amie encore
et j'aurais en moi la consolation
d'avoir eu ce qui se passait là bas

avaient que les événements se soient passés.
Et le beau-père, Moany t'en a bien parlé,
Il me paraît être une femme parasite,
Y'a un ne pas dire plus. Moany avait dans
la dernière lettre ses mots qui me'a dit
beaucoup de choses: "Hélas! disait-elle,
je me meurs de fatigue, je travaille nuit
et jour pour faire vivre la famille, nous
meuragons jusqu'à en sent, et ce qui
est le plus désagréable, c'est qu'il y
en a qui ne savent pas se priver mal-
gré cela de leur verre de bière." Hélas!
dans quelle misère se trouvent cette pau-
vre mère & ces pauvres frères. Je ne fais
pas de reproches à cette pauvre mère, car
elle a fait pour bien faire, mais comment
leur est-il été mieux de vivre avec cette
mauvaise conversation - le fait qu'elle
yosidait, que de se lancer dans des
traverses sur le cal culées au son petit
avoir à présent.

Sais-tu qui ne est arrivé samedi dernier
(le 10)? Je suis sûr que je te le donnerais en
ville que tu ne le trouverais pas. Moi-même.

j'irais voir, bien sûr de m'attendre à sembla-
ble visite.

Wilfrid a quitté le Kansas dans le but de
s'établir par ici. Amanda ne m'avait pas
parlé de sa chose auparavant et j'ai de ma
propre en même temps que ce me
embarrassé. Il faut lui trouver un em-
ploi, et quel besogne peut bien lui conve-
nir. Wilfrid n'a que seize ans, n'a que peu
d'instruction - il sait cependant un peu
d'anglais et le parle très bien - et il a besoin
de surveillance. Bien plus, il m'est
arrivé sans habits d'ouvrage, et sans argent.
J'ai même dû payer trois piastres & demi
pour son voyage ici - si j'avais de l'argent,
je l'envoie une année à l'école, chez les
frères, mais dans le moment où je
suis, inutile d'y songer. J'ai des dettes
jusqu'aux oreilles et Dieu sait si j'en
sortirai jamais - Je l'ai donc envoyé
chez Oscar, ^{lui} recommandant de le traiter
comme son enfant, et j'ai parlé au Dr.
Roux pour qu'il s'intéresse de lui trou-
ver une place quelconque sur l'autre
colonial ou ailleurs. Wilfrid est grand

pour son âge et me parait jolies d'une
bonne santé. Je prie beaucoup pour
que le bon Dieu me suggère les moyens
de surter de cette impasse -

Est maintenant, ne jette pas la pierre
à Amanda: elle a agité pour le mariage
en cette circonstance, pour des rai-
sons que je te communiquerai plus
tôt plus tard, mais que je ne puis
te révéler dans le moment. Ne parle
à qui que ce soit du voyage de Wilfrid
surtout à personne qui pourrait
en prendre de la peine et laquelle
nous devons éviter toute équivoque.

J'aurais aujourd'hui trois piastres à voler
vieux pour que elle fasse application pour
son diplôme élémentaire. Si elle l'obtient
je vais essayer de lui avoir une école
où je serai l'année prochaine ou au
moins pas trop éloignée, je pourrai
sûrement veiller sur elle. M. Dubois a déjà
bien demandé deux piastres et
demi pour la médaille d'argent,
mais je me vois dans la nécessité
de les lui refuser. Je lui en achète

rai une plus tard s'il y a possibilité.
Oscar a acheté beaucoup de patates
ce printemps qu'il a été vendue à l'étranger
réel et dans Ontario. Il voudrait aller
en vendre une ou deux charo aux Etats
Unis. Je pense qu'il va renoncer à
son projet. Les patates valent ici
presque à rien, à cause de la mi-
sère. Les enfants d'Oscar ont tous
été très malade cette hiver, et ils
ne sont pas encore très bien. Sa femme
elle-même en a eu plusieurs fois
y a quelques semaines. Hélas! elle
chère à bien ses frères!

Léon a un peu de peine toujours
en bonne santé, mais la grippe
ne me fatigue pas. Elle me fati-
guera encore moins d'ici, quel-
ques semaines lorsqu'il me fera
faire le catéchisme à une cer-
taine d'élèves pendant près
de deux mois à quatre heures
par jour - Enfin, il faut pa-
tience, tout cela finira et
alors seulement nous aurons

Bonjour -

Demille bien prié pour moi et
parents pour votre pauvre
famille - j'ai bien hâte de te
revoir -

Ton frère
J. R. Asselin, J^r



[1899-8]

2-140

Lal River, 20 June/99.

Cher monsieur,

Je vous remercie, par votre lettre,
de votre ~~bon~~ bon accueil, nous vous
félicitons tous de votre
position. - Quand il
aller vous rejoindre
dans une quinzaine
de jours, on trouvera
vous pas que c'est bien
peu vite? bonne nuit
et maudite croyance.
Surtout qu'il la vite
vite

fête qu'on vous prépare
je erois qu'il serait
preferable d'attendre
au 27 courant, si c'est
possible, on n'est
de faiblesse on est vo-
tre amie, je ne puis
la laisser, par consé-
quent faire, une sa-
tisfaction immé-
diat. v. c. p.

Affectueux ment à vous
M. de la Roche

[1899-9]

2-141

Le Journal de Québec

20 avril 1899

Monsieur le Français

Merci de vos compliments et de l'envoi du journal
malheureusement vous devinez le
réducteur. Vous voilà déjà
passablement rompu à la
nitrate sans compter que
vous avez les yeux rouges
de la poudre, en outre la fatigue
de la guerre et du monde

de près, selon la vaine de
moi, celle des autres.

Qu'un jour d'avenir pour
batter pour votre pays d'adop-
tion, vous repreniez la
plume, votre œuvre favo-
rite. Votre talent s'im-
pose, puisqu'un journal
anglais vous offre ses
premières colonnes et se
dit fier de vous recevoir
au nombre de ses lec-
teurs.

Je vous en félicite
et je vous souhaite tout
le succès que vous méritez.

Ici tout va assez
bien - les élèves anglo-
saxons d'ami en ami.

Les études se maintiennent
au même niveau et nous
faisons tout ce qui dépend
de nous pour les rendre de
plus en plus fortes et pour
préparer nos élèves à la
vie pour la vie.

M. M. Cairns et Larrivé
sont encore ici - M. Pelletier
est malade depuis la fin
de novembre. On craint qu'il
ne puisse pas reprendre sa
charge le mois prochain.

Merci pour la venue
nous voir quand vous viendrez
au Canada.

Propre-ment toujours -

Notre tout dévoué,

R. Phyllis H.

Sup.

[1899-10]

2-142

St. Jérôme de Montane, le 27 avril 1899-

A monsieur F. O. Bechler,
à l'Evening Star
Woonsocket, R. I.

Cher frère,

Je t'adresse, en même temps
que cette lettre, une chanson anglaise
ayant pour titre: Ora pro nobis, et la
traduction magistrale qui en a été fai-
te par un quidam dont j'ignore le
nom. Ne pourrais-tu pas me tradui-
re cette chanson en vers français, qui
fussent un peu plus poétiques et
qui s'adaptassent mieux avec la
messique? Tu me rendrais par là
grand service.

Sans l'espérance que tu me en
remercies par les journaux que je
solicite de toi, je te remercie, et

Je demeure
Ton frère J. P. Bechler, P. S.

P. S. Plus vite tes journaux me reviennent
Cette chanson, s'il en est, ça ira.

Stavans

Oratio Nobis.

Au dehors il fait sombre & froid
Vous priez au pied de la croix
Dans le temple le peuple entrant
L'orpheline seule, n'osant
Elle était si abandonnée
Qu'elle se signait en passant
De voir son pauvre enfant
Aussi affligé
Par un air si sombre & triste, mit
Oratio pro nobis

Le cri du hibou la chasse
Dans le cimetière elle passe
Devant la tombe où sa mère dort
Le dimanche elle prie encore
Mère, si par ciels tu entends ton enfant

Soupirer tristement,
Emmène-moi, emmène-moi,
Emmène-moi avec toi enfin.
Les fidèles respirent leur refrain.
Gloria pro nobis.

Par le vent qui pleure & gémit,
Dans la sombre et lugubre nuit,
De l'église en ouvrant les portes
Le peuple s'arrête à la triste vue
De l'enfant immobile & mortel
Agencollée sur la terre nue.
Par les anges, à sa prière
L'avaient portée au ciel à sa mère.
Gloria pro nobis.

Montreal, 27 April 1899.

Chambers St. C. [1879-113]
May 7th 1899.

Dear Mrs. Asselin:

I feel tonight
like writing to somebody
and to you the letter
has been falling. I will
try not to make my
epistle too long for
fear of tiring you.
Your letter came last
week and surely I
was delighted to hear
from you. Am glad
you enjoyed your
trip and trust you
would through. R. H.

is awfully warm today
makes me feel like
going to the mountains
for peace. I envy
you up there for
knowing you are having
lovely cool weather.

Everything is quiet
in Port. Murr, the
"soldiers" are certainly
missed. The town seemed
deserted for the first
time. Quite a number
of people from here
will attend the "Veterans
Reunion" which takes
place in Chateaufort
this week, it promises
to be a grand affair
which no doubt it
will be. Mrs. Egger

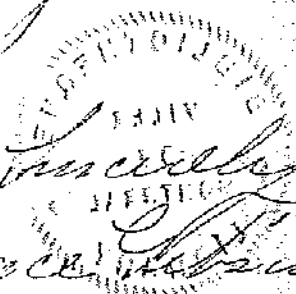
and Marie expect to go down. I fully
intended going but decided I would
rather take her trip later. Guess you
will be surprised to hear that Miss
(Helen) Brewster left today for the
North. She is going to visit Mrs.
Capwell, now I know her. Are your
-cars or down to Mrs. C's, there
will be some attraction see? So you
have seen Mr. Taber, well, when
you see him again remember we
to him and say that we
miss his friendly visits

very much. Has me to
Mrs. Cahio this aft.
they are all well. I
believe Charlie is the
only ~~complain~~ complaining one,
he has spells of the
"flu" occasionally. He
said he wrote you
yesterday, so I guess
he has told you all
the news. I went to
a reception today at
Mrs. Lipscomb's given
in honor of Mrs. Thurdell
Jackson. It was quite
well. I have been
reading the "Star" and
of course it is bright
as you are not of
the contributors. Suppose
you are kept up to
know what you're

Many thanks for the
picture you left for
me it isn't good at
all, doesn't do you
justice by any means.
I shall keep my promise
and send the photo,
as soon as I have
some taken that
is, if you really want
it. How is Mr.
Hackett, all times I
miss him so much,
don't have anyone
to "folly" me now.
As to you, I am
going to keep house
while her Mother is
away, don't you
know for it will be best.

Ruth says to be
remembered to you,
in fact, all the
family do. I'll I
know you are tired
of reading this minute
letter so I will close!
Hope to hear from
you soon.

Very sincerely
Grace Peterson



CANADA POST CARD

THE ADDRESS TO BE WRITTEN ON THIS SIDE



Monsieur L. O. Asselin

au Morning Star

Worsook St. J.

St. J.

MONTRÉAL
JUL 26
1895

[1899-12]

Montréal, le 24 juin 1899 - 2-144

Monsieur

M. O. Asselin.

au Morning Star

Montréal.

Cher François,

Il te sera la chanson anglaise à paraître: "Fanny for me - Don't you love me?" - Tu ne peux la faire passer moi à ce sujet? - Elle était à vendre au Morning Star.

Une réponse, si te plaît.

J. P. Asselin
François

P.S. La chanson n'était pas à moi.



[1899-13]

2.145

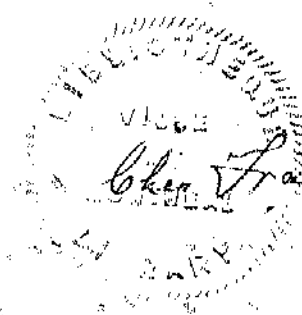
St. Jérôme de Montane, le 24 juin 1899

A Monsieur

Monsieur F. O. Asselin

Au Morning-Star à

Woodsstock N. Y.



Chez Français

Monsieur Asselin de votre
partir vers le premier juillet de l'année
de passer les vacances à Montane a-
près l'être arrivée quelques jours chez
Oscar à St. Flavie. Je lui envoie
aujourd'hui cinq billets pour
payer ce qu'il reste sur sa pension
et sa décharge à St. Flavie. Quant
à ses billets, je ne puis rien lui
donner pour cet usage, et pour-
tant je suis qu'elle lui envoie

très besoin. Ceux que je lui ai achetés
l'été dernier doivent être petits et
peut être un peu rapés - j'écris au-
jourd'hui à Oscar pour lui de-
mander de faire quelques choses
pour elle, mais tu sais ce que
je ne attends de recevoir - et toi
peut-être tu n'aurais peut-être pas
voulu recevoir à ce moyen, car
s'il me donne un air d'aujourd'hui
à lui, il me retournera peut-être
un bonjour. Adieu. Adieu,
quand on est pauvre, hélas!

Si tu le pouvais, je te demanderais
deux ou trois centaines de francs,
et je ne doute pas que tu me
les enverrais. Cette pauvre petite
sœur, n'a pas eu tu le sais la
même chance que nous, et
bien que je ne refuse de lui être
un bon père, elle n'a pas ce que
dans comme les joies de la
famille. Ici, elle passera les
vacances au couvent, et sans

régle... et c'est si bon de respirer
un peu d'air libre. Il est bien
des bonnes familles et de bonnes
compagnes qui lui feraient
bien d'être en se faisant un pla-
cier de l'admettre dans leur socié-
té, mais comment pourrais-je
lui accorder cette légitime
faveur si elle n'est pas venue
à elle-même? Je me verrai
forcé de la tenir dans ce
lieu, et elle n'est déjà
qu'à quatorze ans. Je te le dis
à ton bon cœur, mais fais
ce que tu pourras le plus tôt
possible.

Est-ce maintenant que pour
Madelaine après les vacances? En
supposant qu'elle obtienne son
diplôme, dois-je l'engager im-
médiatement pour faire la clas-
se, ou pourrais-je faire elle
le sacrifice d'une nouvelle an-
née de pension? C'est une

question auxquelles il faut se ré-
pondre avant la fin des vacances.
Mes bonnes lettres à les relier bien
paroles et j'ai beaucoup plus
de dettes que de crédit. En sup-
posant que j'aie eu de l'argent
sur moi, je commencerais avec
un joli bilan; je dois y songer
sérieusement.

Je suis bien aimé de voir la
famille réunie sous le toit de Stovon
Street. Espérons que l'année
ne troupera pas les espérances.
Quant à moi, je compte après
le moment où je pourrai
faire plus pour la famille.

Au revoir! adieu pour
l'instant la famille et moi.
Ton frère J. P. ~~Abraham~~

P.S. Envoie-moi l'adresse de ma
mère, j'ai égaré celle que Mary
m'a envoyée.
Paul

[1899-14]

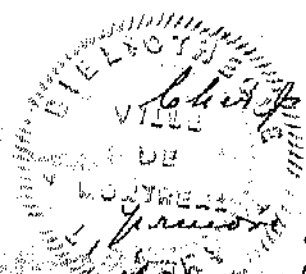
2-146

St. John de Abasco, le 20 juillet 1899.

Monsieur L. O. Desclée,

93. Laato, St.

Woodsrock, N. I.



Cher père -

Il m'a fait plaisir d'apprendre par ta lettre du 16 que Wilfrid était rendu à Woodsrock et content d'y être. Je dois t'avouer que je me suis monté quelques diables d'égard de ce jeune frère, et ce jusqu'à ces jours derniers de son départ. Mais hélas! combien c'était de courtes heures, et comme j'ai souffert d'en avoir aucun avec le pauvre orphelin que je n'ai jamais perdu les tendresses d'une mère, lui. Tu sais dans quelles circonstances Wilfrid a quitté le Havre, Arranda a dû se l'écrier - Je me suis fait une montagne de la conduite de Wilfrid, mais

il fallait espérant lui faire sentir que il
devrait faire une ou deux actions et le pré-
server d'une révolte. Je l'ai donc reçu pour
demeurer, lui faisant même quelques
reproches et je ne lui ai pas écrit de tout
le temps qu'il est demeuré à Os-
car. Je n'ai pas cessé cependant de lui
écrire à lui, demandant souvent de
ses nouvelles par le téléphone et re com-
mendant à Oscar de le laisser tranquille
et de parler avec lui, et je lui ai écrit
je lui écrivais j'avais même par-
lé au Dr Ross pour lui obtenir un im-
pôt une fois il avait été de
mesurer au Canada, que Wilfrid
se pourrait avoir un peu d'argent la
culture. Je n'ai rien dit à Oscar
de la conduite de Wilfrid au Kansas
et je te conseille de faire de même,
c'est par Oscar que je redonne,
me suis toujours elle sera toujours
comme à l'avis par ce que elle sans peut
être dit.

Veuille bien sur la conduite de Wilfrid
il y aura de son avenir, qui se verra.

de son âme et de notre honneur à tous.
Wilfrid, comme tu me le dis dans ta let-
tre, n'a pas une bonne enfant, mais il
lui manque quelques chose sans que
il ne sera jamais un homme; l'in-
struction religieuse. Sans ce manque
ne néglige rien pour que il s'in-
térisse. Fais à ce qu'il aille aux
écoles publiques régulièrement, et si
tu es le voisin, fais le s'occuper
de l'anglais tout au moins. Si Wilfrid
reste un peu longtemps aux États, et
peut-être aussi un grand service à lui
rendre que de lui enseigner un peu
de français, avec l'intelligence et
la simplicité que il me parait a-
voir, la chose, il me semble, sera
assez facile. Enfin, j'ai tout le con-
fiance que tu devras pour lui en
ton père.

Une nouvelle qui te surprendra
peut-être un peu, c'est que Alberta
est engagée pour faire la chose et
qu'elle est à la besogne depuis une

semaine déjà. Son école, est située dans
la paroisse de St. Luc, à six milles
en arrière de l'abbaye. C'est l'abbé
Pelletier, ancien vicaire de St. Honoré
qui l'a engagé moyennant six
cents dix piastres par année et l'obli-
gation de la voilure, si l'église et de
lui donner une place de banc le
dimanche, en plus. Sa pension
lui coûte à vingt piastres ^{par} ^{année}
et, si je reste ici, elle pourra ^{me} ^{laisser}
un mois de temps en de plus, le
samedi, moyennant ^{quelques} ^{écus}
à payer au curé. Je ^{serais} ^{très}
satisfait de cette ^{offre} ^{engagement}, et, mal-
gré l'incertitude que cette ^{parure} ^{pe-}
tite pension éprouvera dans les
premiers temps, je ne doute pas
qu'elle soit bien.

J'ai reçu la lettre dans laquelle
l'abbé me renvoyait cinq piastres
pour l'abbaye, me demandant
si j'en aurais assez. Vraiment,
je lui répondrais qu'il en a, et je ne
m'étais dans les positions où je me

trouve. Comme tu le sais j'ai donné plus
de quarante piastres à l'abbaye pour
sa pension au cours de cette année
et depuis qu'elle est en vacance je lui
ai acheté du linge — tant robe que autres
articles — pour près de vingt piastres,
car il faut le dire que elle en est arrivée
sans le moins au cours. Il lui faut en
robe, blouse d'été et d'automne, chemi-
ses, chemises, imperméables etc. et
qu'elle a maintenant, mais pour
cela à prix d'argent, et cependant je
suis ^{très} ^{pressé}, et j'ai à rembourser de
obligations aux ^{quelques} ^{contrats}
d'argent ^{très} ^{grand} ^{de} ^{la} ^{commune} ^{et}
une dernière somme d'étude, que, com-
me tu le sais, je ne puis éviter à ma
famille. Je vous demanderais donc
s'il est possible de m'envoyer quelques
dollars pour l'abbaye, si elle ne peut pas obli-
ger d'inscriptions à l'avance, me
humainement pour s'habiller et
préablement. Si vous ne le pou-
vez pas, je ferai le sacrifice de
payer trois ^{ou} ^{quatre} ^{piastres} ^{par} ^{mois} ^{en} ^{voie}.

ce sera un sacrifice plus que libéral.
Je t'ai envoyé ce printemps
une chanson anglaise: "Ora pro
nobis," te demandant de la traduire
en vers français adaptés à la mu-
sique, et si tu en ai plus en de non-
veller de genre, t'en as-tu reçue? La
chanson n'était pas à moi, mais
à une amie venue d'ici qui me
la redonne. Veille donc
me dire au revoir le plus pos-
sible. Tu m'obliges beau-
coup en me rendant le service
demandé.

Je ne sais si que d'ici à
un an ou deux, peut-être, me ré-
server; si je serai chargé de vicairie
ou non, ou si à quelqu'un
tu pourrais peut-être en dire un mot
probablement vers la fin d'octobre.
Dis-moi que si advenant, je suis dans
la plus parfaite indépendance, sur
le présent - surtout le présent - comme
dieu veut, n'attends à tout ce
être résigné à tout.

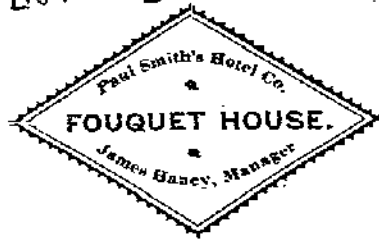
En attendant, je te prie d'embrasser
pour moi votre chère famille
& me croire pour la vie
Ton père,

A. P. Bellin

P.S. Monseigneur Pelletier doit se marier le
vingt-cinq avec une demoiselle
de cette terre. J'ai été invité à aller
bénévolement au mariage, si bien que
d'instinct l'honneur de moi
de Bellin doit se marier bien
tôt et avec qui. J'ai su quel-
que chose à ce sujet et je n'ai
peu être remercié - elle est
une demoiselle, autrefois de Fall-
River, amie de M. Bellin, vous
offrez ses amitiés - Elle sera
heureuse de recevoir une lettre
de M. Bellin. Adresse à M. Bellin
J. P. Bellin

[1899-15]

2.147



SUMMER RESORT.
PAUL SMITH'S
IN THE ADIRONDACKS

Plattsburgh, N. Y. July 26th 1899

Corporal Casselin:

Telegraphed you to
move to to your advantage to
enlist. (if you were minded to
or so inclining) and come on at
once. There are no competent
enlisters here that we have
been able to discover. You can
make your mark: Appointment
as Corporal at once. This is expected
to be Commissioned ere long, by
making you say (1/2) half as valuable
as you did to me when with me,
you ought to carry off Sergeant-
Majorship - Col. Rice is a wiser
fellow & all accommodations in barracks
& offices are ideal: This is the
finest country you ever saw: Telegraph
Adoptant 26th whether or no you are
coming - Yours. E. R. Mac Gregor.

[1899-16]

2-148

OFFICE OF

Belisle Printing & Publishing Co.

BOOK AND JOB PRINTERS.

Publishers of "L'OPINION PUBLIQUE,"
The only French daily in Worcester County.

Long Distance Telephone,
380.

Worcester, Mass., 24 octobre 1899

Mon cher Asselin,

Veuillez-vous être assez bon de me dire à quelles conditions je pourrais obtenir une trentaine de volumes que j'abandonnai chez vous, lors de mon départ de Worcester, au commencement de ma grande déroute? Je tiendrais beaucoup à rentrer en possession de ces livres, sur quelle est notre affaire pour moi plus d'un souvenir, et à régler les quelques difficultés qui m'empêchent d'en venir.

Votre très humble,

Richard.

Monsieur F. O. Asselin,
Worcester, R. I.

[1899-18]

3.147

1010 Lumber St.,

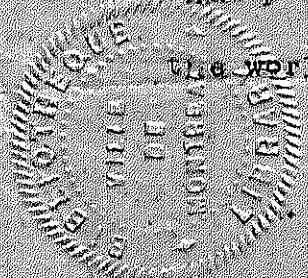
Columbia, S. C.,

Dec. 16-99

Dear Francis:-

I will attempt to write you a few lines this cold December morning. I am not an expert in the use of the typewriter, but expect to get there before long. I am now studying shorthand, and am making very good progress. It is my last recourse and I deem it the best step I can take toward getting up in the world again. I am determined to achieve success on individual merit, and not rely on the influence of others. If you have friends you have influence, but if you have not that prerequisite - money - why you find yourself without friends. It's the world over, it seems.

So your paper has gone up? I regret to hear that the



2

grave night of The Star has been abandoned. The paper was a very creditable publication and reflects credit upon its capable staff. You stated two or three things you had in view. Have you decided what you will next undertake? I would advise journalism, for a young man with talent in that line can very quickly reach the pinnacle of success and eminence. Of course one must be connected with an influential and popular sheet first of all and the rest depends on his own hard and earnest work. Follow your bent, "old man," and that is newspaper work.

How is Tracy, the fine and clever Tracy? I wish you fellows were in Columbia again. The family speak often of you both and beg to be remembered to you. Now Francis, do not delay in writing to me, for it is a real pleasure to read your letters. The desire to receive another of your well-written letters soon is the incentive that prompts me to typewrite you this gem of awkward expression. All mistakes you find

are due to the typewriter and not to the typewritist.

Well, I will close, as there is another who wishes to hammer
the machine.

Yours most sincerely,

Charles B. Calver

Compagnie d'Assurance Mutuelle du Canada

→ CONTRE LE FEU ←

ADRESSEZ TOUTE CORRESPONDANCE A

A. P. SIMAR, SEC.-TRES.

AGENT GENERAL

1598 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TEL. BELL MAIN 3183

Montreal, 22^e Dec - 1899

Mon cher Asselin

Ta lettre du serk m'arrive
seulement aujourd'hui. Elle était à une
maison. Mais je suis parti depuis
plus d'un an. La Colonie des Rmousskois
n'a guère diminué. Moussau est avec
se son bureau à côté du mien. Ma
Cie d'Assurance (Canada) se bien & promet
de devenir une grande institution. Il ya
de la place en Canada pour tout le
moyen du pays, et tu seras le bienvenu
ici. Moussau va t'écrire la semaine
prochaine. Enis - moi avant de
venir & aussi si tu ne viens pas
à la hâte.

Ton ami

A. P. Simar